

PIERRE VALDELIÈVRE

---

LA RANÇON  
DU PROGRÈS

POÉSIES

---

PRÉFACE de Jean OTT



Rappelons la souvenance  
Du bon temps passé.  
*Chanson ancienne.*

---

LILLE  
IMPRIMERIE L. DANIEL  
93, Rue Nationale  
1928

LA RANÇON DU PROGRÈS

*Poésies*

## DU MÊME AUTEUR

---

### POÉSIE

- Les Enfants (1911). *Édition de la Revue du Languedoc.*  
Les Heures Émues (1912). *Édition du Beffroi, Paris.*  
Joies et Tristesses (1922). *Édition illustrée, A. Blazot, Paris.*  
Ma Petite Patrie (1925). *Édition illustrée, A. Blazot, Paris.*

### PROSE

- Les Bagnes d'Allemagne :  
Souvenirs de Captivité (1920). *Édition L. Danel, Lille.*

PIERRE VALDELIÈVRE

---

LA RANÇON  
DU PROGRÈS

POÉSIES

---

PRÉFACE de Jean OTT



Rappelons la souvenance  
Du bon temps passé.  
*Chanson ancienne.*

---

LILLE  
IMPRIMERIE L. DANIEL  
93, Rue Nationale  
1928

Il a été tiré de cet ouvrage :  
6 exemplaires sur papier Japon,  
numérotés de 1 à 6 ;  
344 exemplaires sur papier vélin,  
numérotés de 7 à 350.

---

EXEMPLAIRE N° 341

---

PARVVLÆ  
MARIE-HEVÆ  
PRIMOGENITÆ INTER FILIARVM MEARVM PVEROS,  
QVÆ TAM JVCVNDE  
NOVAM, & FORSITAN, DEI GRATIA, NVMEROSAM  
INCIPIIT GENERATIONEM,  
HVNC LIBRVM  
AD FELICIS ADVENTVS OBLATIONEM,  
PATERNE DEDICO.

## PRÉFACE D'AUJOURD'HUI

Avec ses vertus familiales et ses enfants nombreux, la vieille Flandre peut regarder l'avenir en face.

Pierre VALDELIÈVRE est le poète de ce pays-là :

*Oh ! nos foyers du Nord, peuplés et surpeuplés,  
Où déborde la vie abondante et sereine,  
Où les desseins de Dieu ne sont jamais troublés,  
Car les enfants y sont reçus comme une aubaine !*

Régionaliste convaincu, Vice-Président des Rosati de Flandre, notre écrivain est aussi le peintre exact et minutieux des choses et des gens, dans ce qui fut jadis la Châtellenie de Lille. Voici la Porte de Paris :

*En bottes à canons et jabot de dentelle  
Le Roi-Soleil vainqueur, dans toute la fierté  
De son triomphe, auréolé de majesté,  
Est passé là, rentrant dans sa Flandre fidèle.*

Et voici la Citadelle :

*Sur les frontons sculptés, la fleur-de-lys s'incruste,  
Des armures partout, des casques à ventail,  
Des cuirasses de pierre érigeant droit leur buste.*

Je n'en finirais pas, si je voulais énumérer toutes les scènes typiques que contiennent ses livres précédents : des Dentellières aux Hâleurs de Bateaux, de l'Adieu aux Remparts à la Sortie de l'Usine. Mais c'est un livre tout différent que je dois présenter aujourd'hui.

Se renouveler est déjà une prouesse. Donner l'unité à un ensemble de poèmes n'est pas un moindre exploit. En une suite de diptyques, Pierre VALDELIÈVRE oppose le passé au présent. La poésie au premier, la prose au second. Et afin que ce contraste s'accuse encore d'avantage, il prend au présent ce qu'il a de plus hurlant et de plus disparate, il laisse au passé ce qu'il contient de plus purement imaginaire, « la légende sur laquelle on s'est mis d'accord ».

Il ne s'agit pas de faire une comparaison impartiale, mais d'accroître le plaisir d'une confrontation. Ainsi le peintre procède avec ce qu'il appelle « les valeurs ». Nos temps servent de « repoussoirs » aux époques bibliques, grecques et moyenâgeuses ; c'est peut-être tout ce qu'ils méritent. Mais de toutes façons, la réalité, dans laquelle nous sommes enlisés, ne saurait lutter contre le rêve, et le passé comme l'avenir n'est que sujet de songe.

Je viens de parler de la technique du peintre, mais celle du musicien peut aussi être évoquée à ce propos. Autrefois, aujourd'hui ; de ces deux notes écartées et violemment dissemblables, il résulte une sensation particulière, celle à peu près des intervalles musicaux. Il y a là des tierces, des quarts et des quintes. Entre la guillotine de M. de Paris et le gibet de Montfaucon, l'intervalle est plus

réduit qu'entre ces deux prix de l'éternelle luxure, le collier de perles, et la tête de Saint Jean-Baptiste. Il y a même dans le second parallèle une sorte de renversement où le présent peut-être reprend l'avantage. Ce renversement pourrait, à la rigueur, être essayé dans tous les cas. A un autre endroit, entre le phare moderne juché sur son écueil, et la tour de Ptolémée Philadelphie, il semble que « l'intervalle esthétique », compte tenu des diverses natures de circonstances, soit presque nul.

Mais n'analysons pas plus avant. Ne chicanons pas si d'aventure le poète a fourni, pour sa thèse, de mauvaises raisons, comme lorsqu'il sacrifie le glorieux avion au lourd ballon. La rançon du progrès est-elle de supprimer la beauté du monde ? La beauté ne se transforme-t-elle pas ? Y a-t-il plusieurs beautés ? Autant de sujets de méditation, certes, mais l'œuvre que nous avons sous les yeux n'est pas de philosophie, mais d'esthétique. Elle procède par images conjuguées, uniquement pour nous mieux émouvoir. — Oh ! que la neige est sale dans les villes industrielles ! Oh ! qu'elle est belle lorsqu'elle porte simplement l'empreinte des pattes du loup ! — Autant de motifs pour l'imagination du poète de s'éployer dans l'espace et de se jouer dans le temps. Il brosse un croquis du grand siècle, il chante la chanson du conquistador, il s'enfonce dans la préhistoire. Nous le suivons avec admiration dans ces jeux éblouissants et nous nous abandonnons, ravis, au traitement par l'antithèse.

JEAN OTT.

Directeur des Rosati.

---

## PRÉFACE D'AUTREFOIS

Voici en quels termes le poète latin Martial, en l'an 70 après Jésus-Christ, s'adressait à son livre de vers, sur le point d'affronter la critique du public lettré de Rome (1) :

Argiletanas mavis habitare tabernas,  
 Quum tibi, parve liber, scrinia nostra vacent.  
 Nescis, heu ! nescis dominæ fastidia Romæ :  
 Crede mihi, nimium Martia turba sapit,  
 Majoresque nusquam ronchi : Juvenesque, senesque,  
 Et pueri, nasum rhinocerotis habent ;  
 Audieris cum grande Σοφως dum basia captas,  
 Ibis ab excusso missus in astra sago.  
 Sed tu, ne toties domini ne patiare lituras  
 Neve notet lusus tristis arundo tuos,  
 Æthereas, lascive, cupis volitare per auras :  
 I, fuge, sed poteris tutior esse domi !

VALERIUS MARTIALIS (43-103).

---

(1) Tu voudrais bien te sauver pour habiter la boutique du libraire Argiletanus, mon petit livre, pendant que mon portefeuille est ouvert. Tu ignores, hélas, tu ignores les ennuis de cette Rome tyrannique : Crois-moi, la foule qui fréquente le Champs-de-Mars a trop de goût ; nulle part les ronflements ne seront plus forts : les jeunes gens, les vieillards et les enfants ont véritablement des nez de rhinocéros. Et tandis que recevant des baisers, de toutes parts tu entendra : Splendide ! tu t'en iras d'un coup de revers, lancé dans les nues. Mais toi, cependant, pour ne pas souffrir si souvent les ratures de ton maître, et pour que ma plume impitoyable ne censure plus tes traits d'esprit, tu souhaites, folâtre, de t'envoler par les airs : Va, sauve-toi, mais tu pourrais demeurer ici plus en sûreté !

VALÈRE MARTIAL.

## AVANT-PROPOS

Peut-être à la lecture de ce livre dira-t-on : L'auteur est un grincheux, ou bien un chercheur de paradoxes.

Ni l'un ni l'autre.

Point ne suis grincheux, étant au contraire enclin à voir toute chose sous un jour agréable, et tenant les pessimistes et les découragés pour des gens malades.

Point ne suis paradoxal.

Mais, sans être un irréductible *laudator temporis acti*, et sans vouloir s'ériger en censeur austère ni en moraliste rigide, on ne peut contester que notre société actuelle se meuve aujourd'hui dans une atmosphère infiniment moins élevée, dans un décor moins séduisant et moins poétique que ceux des siècles passés ou des générations précédentes. Dès lors, sans rechercher la comparaison violente ni le contraste original, on ne peut s'empêcher de rapprocher des époques différentes, et comme il se produit pour la juxtaposition des couleurs qui se repoussent et se nuisent, ou des sons qui hurlent de se trouver accouplés, on arrive à des effets d'opposition totalement imprévus, où l'archaïsme vieillot et désuet l'emporte sur tout ce que la science et le progrès peuvent présenter de plus moderne.

L'antithèse est une des plus puissantes figures de rhétorique, et loin de procéder du paradoxe elle relève plutôt du dilettantisme le plus éclectique et le plus raisonné.

Il est vrai qu'en matière d'impressions et de sensations externes, tout se peut rapporter à une question relative d'ambiance et d'accoutumance, et peut-être les évocations d'autrefois ne nous plaisent-elles que parce qu'elles nous transportent dans un milieu qui n'est plus celui où nous vivons, et par le fait de ce seul éloignement, de ce recul qui estompe les coups de jour trop durs, et atténue les angles trop saillants, il se dégage une sorte de poésie de ce qui n'est plus.

Aussi n'est-il pas impossible d'imaginer que plus tard lorsque nos descendants auront encore compliqué leur existence par l'exagération, par exemple, des moyens de transport mécanique, ils diront de nous : Heureux mortels qui pouvaient marcher à pieds !

Ou bien devant leur alimentation chimique où les calories leur seront dosées comme l'admission d'essence est dosée dans un carburateur, ils songeront, en pensant à notre XX<sup>e</sup> siècle : C'était l'âge d'or, on se nourrissait de viande et de légumes !

Et nous situant par la pensée dans le décor où nous évoluons aujourd'hui parmi la poussière, le bruit, la fumée et l'agitation, ils trouveront peut-être à cette évocation une poésie infiniment douce, faite de souvenir et de regret.

P. V.

LE LABOUR

## AUJOURD'HUI

Ohé! Mécano! Va sortir le tracteur et la charrue, nous allons attaquer aujourd'hui la partie de champ qui s'étend en bordure de la route.

As-tu vérifié le rupteur de la magnéto pour qu'il ne nous laisse plus en panne comme l'autre jour?

Jette un coup d'œil sur la provision d'essence et d'huile, et qu'on oublie pas de prendre en remorque la tonne d'eau, parce que cela va chauffer aujourd'hui par cette chaleur, et il faudra rafraîchir plus d'une fois le moteur.

Et bon train! Il faudra que la pièce de terre soit abattue aujourd'hui!

## AUTREFOIS

Ménalque va chercher mes grands bœufs à l'étable,  
Car le temps aujourd'hui s'annonce favorable  
Pour les labours profonds qui précèdent l'été,  
Par qui la terre aura plus de fécondité,  
Va chercher mes grands bœufs à la démarche lente.  
Frotte-leur près des yeux quelques feuilles de menthe  
Qui tiendront écartés, le long de leur chemin,  
Et la mouche importune et le frelon taquin.  
Puis mets-leur sur le front le joug en bois de frêne  
Dont le poids s'adoucit d'une touffe de laine,  
Et qui doit jumeler dans un parfait accord  
Le rythme cadencé de leur pesant effort.  
Regarde qu'ils sont beaux : leur puissante encolure,  
Leurs fanons plantureux, l'élégante courbure  
De leurs cornes en arc, leur œil placide et doux,  
Et le toucher soyeux de leur pelage roux !  
Prends soin, dès le matin, de les conduire boire :

Qu'ils trempent leurs naseaux dans la fraîche mangeoire  
Et boivent longuement avant d'être altérés,  
Car les rayons du ciel, maintenant tempérés,  
Les brûleront tantôt sous des midis ardents.  
Puis, dans les sillons bruns, suivant leurs pas prudents,  
Nous irons labourer la bonne terre grasse  
Qui, jaillissant du soc, en polit la surface,  
La terre maternelle où germera le grain  
D'où naîtront les grands blés qu'on fauchera demain.

---

LES LETTRES

## AUJOURD'HUI

A qui n'est-il pas arrivé de recevoir de parents ou d'amis en voyage, quelque carte postale illustrée conçue à peu près en ces termes, cliché passe-partout qui peut servir à la plupart des voyages modernes, où la hâte, l'agitation et le tumulte intérieur des touristes le cèdent à peine à la trépidation étourdissante des moyens de transport :

« Sommes arrivés à X... Logeons au Splendid-Palace. Temps superbe, voyage admirable, avons crevé deux fois seulement. Serons demain à Y... Maintenons moyenne 55. Baisers ».

AUTREFOIS

1650

Nous arrivons, ma fille, au terme du voyage,  
Et je vous veux, ce soir, mander quelques détails :  
L'auberge du *Lys d'Or*, au centre du village,  
Où se tient le relais, tout contre le portail,  
Nous offre pour l'instant un repos confortable ;  
Et tandis que l'hôtesse et filles et valets  
Se hâtent affairés pour nous dresser la table,  
Je vous trace ces mots en suivant les apprêts.  
La route fut bien longue et l'étape fort dure.  
Le coche, par malheur, était mal suspendu,  
Mais notre postillon, ma foi, n'en avait cure  
Et lançait ses chevaux sans cesse à corps-perdu,  
Au point que le faquin nous fit faire culbute  
En voulant dévaler la côte au grand galop.  
Grâce à Dieu, nous voici sortis de cette chute  
Sains et saufs, mais je veux châtier ce maraud  
Pour avoir, de la sorte et par sa négligence,  
Failli rompre les os à tous les voyageurs !

Car il mérite d'être étrillé d'importance !  
Vous eussiez vu pester par des mots tapageurs  
Notre foule indignée : Une femme pâmée  
Se débattait, croyant rendre l'âme à l'instant,  
Un pédant, délaissant l'attitude gourmée,  
Elevait vers le ciel ses bras en sanglotant  
(Car la peur, à coup sûr, fait voir les bons apôtres),  
Et calme, résigné, sans souci du danger,  
Un moine dans un coin disait des patenôtres.  
Enfin, quand tout le monde eut fini d'enrager,  
Le manant remit l'ordre au sein de l'attelage,  
Et d'un grand coup de fouet enleva ses chevaux  
Pour nous mener d'un trait jusque dans ce village  
Où je vais, dès demain, vaquer à mes travaux.  
Adieu, ma chère fille. A ce qui vous regarde  
Ayez bien le souci de veiller chaque jour,  
Et que Dieu vous bénisse et vous tienne en sa garde,  
Jusqu'à l'heureux moment qui verra mon retour.

---

LES PHARES

## AUJOURD'HUI

D'un bout à l'autre de l'univers, les phares, aujourd'hui jalonnent les routes de la mer. Leurs feux puissants scrutent brutalement les ténèbres, et de leurs grands bras lumineux qui tournent dans la nuit, ils semblent battre l'immensité.

La solitude farouche de la mer est domptée. Le marin n'est plus isolé, et, sous la menace du gros temps, tel un oiseau fuyant devant l'orage, il rallie le port à coup sûr, pour venir sécher à l'abri ses blanches ailes de voile qu'a mouillées la tourmente.

## AUTREFOIS

285 avant J.-C. (1).

Le soir bleu qui descend sur les rives du Nil  
Recouvre doucement les berges sablonneuses,  
Et de Memphis mirant dans l'onde son profil,  
Jusqu'à Thèbes, là-bas, aux cent portes fameuses,  
Tout va se reposer dans la fraîcheur du soir.  
Les félouques, laissant aux mâts tomber leurs voiles,  
Abandonnent au ras de l'eau leur nonchaloir,  
Et les rameurs, voyant les premières étoiles  
S'allumer doucement au ciel qui s'assombrit,  
Aspirant au repos, laissent pendre leur rame,  
Et le long de la rive au papyrus fleuri,  
Le courant les entraîne au port qui les acclame.

---

(1) En l'an 285 avant J.-C., Ptolémée-Philadelphie, second Pharaon d'Egypte, ayant fait bâtir une haute tour de pierre dans l'île de Pharos, à l'embouchure du Nil, donna l'ordre d'allumer chaque soir, au sommet, un immense brasier, pour indiquer aux navigateurs l'estuaire du fleuve.

Et voici que là-bas, tout au loin dans la mer,  
Sur la tour de Pharos, un brasier sort de l'ombre,  
Qui jette aux quatre vents le fulgurant éclair  
De son feu scintillant, à travers la nuit sombre.  
Pour les marins perdus, c'est le signal ami  
Que fait briller le soir le Pharaon-Ptolémée,  
Pour indiquer de loin l'estuaire endormi.  
Et telle est sa lueur, tant inaccoutumée,  
Qu'apercevant l'éclat de cet embrasement,  
Les Mages de Chaldée ont cherché dans le doute  
Quelle étrange planète, issue au firmament,  
S'allumait sur la mer, pour éclairer la route...

---

LA CHALEUR

## AUJOURD'HUI

Une des plus odieuses tyrannies que nous ait imposée le progrès, est celle du chauffage central.

D'abominables radiateurs rigides et sévères enlaidissent aujourd'hui tous les intérieurs, créant une atmosphère suffocante et malsaine. L'air, desséché à outrance par cette chaleur artificielle, devient irrespirable, à tel point qu'il n'est plus de plantes ou de fleurs qui puissent vivre en nos appartements modernes.

A toute heure du jour on entend siffler la vapeur dans les éléments de fonte, rehaussés de dessins en relief du dernier mauvais goût, et le matin, dès avant le chant du coq, d'étranges esprits frappeurs parcourent les tuyaux qu'ils martèlent en tous sens d'interminables coups secs.

C'en est fait des belles flambées si vivantes d'autrefois !

— C'est si commode, n'est-ce-pas, chère amie, ce chauffage central !

AUTREFOIS

Dissolve frigus, ligna super foco  
Large reponens  
HORACE, Lib. I-VIII

### LES FEUX DE BOIS

La bûche de Noël étincelle et pétille,  
Et l'âtre illuminé qui respandit gaîment  
Dore l'obscurité de son embrasement,  
Sous la chaude clarté de la flamme qui brille.

Dancez, gais feux follets  
Aux lueurs éphémères,  
Étincelles légères  
Qui jetez des reflets !

-\*-

Oh ! la bonne senteur des braises rougeoyantes  
Eparses sur la cendre à l'entour du foyer,  
Et l'arôme qui monte exhalé du brasier  
Où brûlent en chantant les bûches flamboyantes !



Les flammes par à-coups projettent sur le mur  
Les contours déformés en silhouettes hautes  
Des objets éclairés, dont les ombres sursautent  
Et s'agitent sans fin sur le fond clair-obscur.



Oh, le charme secret de la longue veillée  
Où la lueur du feu retient obstinément  
Le regard qui s'accroche à ce scintillement,  
Et la pensée aussi, qui se berce éveillée !



La bûche en s'écroulant disperse quelquefois,  
Sur le fond noir de suie, un faisceau d'étincelles,  
Féérique coup d'œil où les gerbes ruissent  
Et s'en vont cascasant tout le long des parois.



---

Et le rêve, à l'instant, brusquement se ranime,  
Et tombe tout à coup dans la réalité,  
Sous l'éclaboussement de soudaine clarté,  
Dont l'âtre en éclairant chauffe le cercle intime.



La science est barbare et le progrès cruel,  
Où sont ces feux vivants et ces belles flambées  
Où l'on venait jeter à pleins bras des gerbées,  
Les sarments pétillants, les bûches de Noël?

## LES BATEAUX

## AUJOURD'HUI

La traversée de l'Océan n'a plus rien aujourd'hui de poétique. On prend possession d'une cabine de bateau comme on prend une chambre dans n'importe quel palace de ville d'eau.

L'étiquette et les préjugés mondains vous poursuivent à bord des usines flottantes que sont aujourd'hui les transatlantiques, et c'est, voguant à travers l'Océan, une tranche de la société prise dans le vif, avec ses besoins factices et ses passions, et encombrée de tout ce qui lui est nécessaire pour les satisfaire. Au rythme trépidant des machines qui ahanent jour et nuit sans répit, on danse, on flirte, on joue, on imprime, on téléphone, on télégraphie, et le souci, l'idée même du danger, semblent avoir disparu.

Et pourtant, les *Titanic* géants qui roulent aujourd'hui leur carcasse monstrueuse parmi les goémons, devraient nous rappeler à la réalité des choses en nous montrant que la mer n'est domptée qu'en apparence, et qu'au premier réveil de sa férocité, toute la science et la civilisation sont comptées pour néant.

## AUTREFOIS

Illi robur et aes triplex  
Circa pectus erat, qui fragilem truci  
Commisit pelago ratem  
Primus!

HORACE, Ode III

Quand Christophe Colomb partit à l'aventure,  
Il frêta, pour porter sa fortune et foi,  
Des galions massifs à l'immense voilure,  
Et calme et confiant, il cingla sans effroi,  
Vers la terre lointaine et les mers inconnues.  
Par delà l'horizon où baignait le soleil  
Emportant avec lui ses ardeurs méconnues,  
On le vit disparaître en pompeux appareil :  
L'écume jaillissait aux étraves sculptées,  
Et ruisselait, baignant la courbe des plats-bords,  
Les voiles se tendaient aux vergues agitées,  
Et l'on sentait gémir les mâts sous leurs efforts.  
Empreints de majesté, splendides et féériques,  
Ils naviguaient, vaisseaux fantômes, détachant  
Le profil haut sur bord des poupes magnifiques,  
Sur le ciel embrasé par le soleil couchant.

O beauté de l'effort que seconde l'audace,  
Où des héros partaient, l'esprit libre et serein,  
Pour découvrir le monde, ayant, disait Horace,  
Dans la poitrine, un cœur bardé d'un triple airain !

---

## LA DANSE

AUJOURD'HUI

### LE JAZZ

Une demi-douzaine d'énergumènes frappant et soufflant éperdument dans des instruments nasillards, véritable orchestre assourdissant de chevaux-de-bois ; des couples enlacés qui s'agitent en des convulsions

diverses et, chose bizarre, dansent tous en même temps des pas différents, absorbés à surveiller le mouvement de leurs pieds à tel point qu'ils n'ont plus le loisir de s'adresser la parole, voilà à quel degré de perfection, en ce siècle de progrès, on a porté la danse.

Ce n'est même plus la danse nègre, cake-walk ou autre qui était purement grotesque, c'est quelque chose d'horrible qu'on a sorti des bas-fonds des bouges cosmopolites, des bars interlopes des quartiers populeux des ports, empuantis d'alcool et de tabac, pour l'apporter sous la vive lumière des salons comme il faut, à l'usage de la société bien élevée.

Et l'on ne sait ce dont il faut le plus s'étonner, ou du cynisme des jeunes filles de la bonne société, qui comprennent l'obscénité de leurs attitudes, et s'y attardent néanmoins, ou bien de l'incommensurable naïveté de celles qui, ne comprenant pas, s'abandonnent cependant aux bras de leurs danseurs qui mettent tout en œuvre pour enflammer leur concupiscence.

La France passe toujours pour être le pays de la société policée, de la galanterie et de la distinction : Il y a des légendes qui ont la vie dure.

AUTREFOIS

## LE MENUET

Le Roi vient de rentrer de son front de batailles,  
Grandi dans la conquête et maître de la paix,  
Et c'est fête aujourd'hui dans le parc de Versailles,  
Pour honorer sa gloire et fêter ses succès.

Des couples de Marquis en atours d'épousailles,  
Gracieux et galants, dansent des menuets  
Au son des violons dont les âmes tressaillent,  
Aux ordres de Lulli, en des rythmes parfaits.

Se tenant par la main, les danseurs qui s'avancent  
Egrènent pas à pas leurs longues révérences,  
Et leur grâce élégante est telle, que Watteau

Contemple avidement leur démarche légère  
Pour s'en emplir les yeux, et les fixer tantôt  
Sur sa toile où l'on frète une nef pour Cythère.

## LES ÉGLISES

## AUJOURD'HUI

Je sors de l'église St-X..., c'est une abomination, c'est une profanation !

C'était une vieille église romane de la belle époque, du plus pur XI<sup>e</sup> siècle, où flottait en quelque sorte, dans le demi-jour et dans le silence, l'âme fervente du passé. Des générations s'y étaient succédées, usant pieusement les dalles du sanctuaire, et quelques seigneurs ou moines reposaient sous les pierres tombales du chœur où leur effigie sommeillait en des traits à la fois naïfs et réalistes.

Mais voici qu'au XX<sup>e</sup> siècle un barbare en mal d'innovation y a fait installer la lumière électrique. C'est un véritable sacrilège !

Le démon seul, en son désir de nuire, peut lui avoir inspiré la pose de ces grosses lampes aveuglantes qui déshonorent de leur lumière brutale les arcs doubleaux en plein cintre de la voûte.

Au-dessus de la chaire sévit avec insolence une cent bougies qui interdit formellement de tenir le regard tourné vers le prédicateur. Il n'est point jusqu'à la petite lampe du sanctuaire dont la flamme vacillante était si vivante, attestant en quelque sorte la réalité de la présence divine, qui n'ait été remplacée par une affreuse ampoule rouge, dont la lumière crue, d'une fixité désespérante, est comme une négation sacrilège de la vie !

L'intimité mystique a disparu, le recueillement est devenu impossible. Les ombres sont dures, les vieilles pierres perdent leur patine, les chapiteaux ont l'air de moulages en plâtre, le travail des siècles est saccagé d'un seul coup.

Je le répète, c'est l'abomination de la désolation, et le plus attristant est de songer que les Philistins coupables d'un pareil méfait l'ont commis dans une excellente intention, et demeurent persuadés qu'ils ont réalisé une amélioration remarquable !

## AUTREFOIS

Oh, quelle intimité, quelle douce atmosphère  
Fait de paix mystique et de recueillement,  
Se suspend palpable et flotte mollement  
Parmi le demi-jour où dort le sanctuaire !

Comme tout vous étreint et porte à la prière  
En cette vieille église où brille seulement  
La veilleuse du chœur, dont le balancement  
Semble faire osciller les objets qu'elle éclaire.

Sur l'autel, un reflet de quelques ors ternis  
Prolonge en vacillant d'éclats indéfinis  
La fin lente d'un cierge où va mourir la flamme,

En faisant sursauter les ombres sur le mur.  
... Et l'on voudrait crier, dans ce silence obscur,  
Son amour et sa foi, du tréfonds de son âme !

---

LA GUERRE

AUJOURD'HUI

De n'importe quel point du front.

Janvier 1917.

Mon vieux copain,

Un mot seulement pour que tu saches que je suis toujours en vie. Je n'ai pas besoin de te dire que cette existence de tranchée n'a rien de divertissant. Le moral est toujours bon : Sans doute on les aura, cela ne fait de doute pour personne, mais quand ? Et à quel prix ?

Voici encore revenir l'hiver pour la troisième fois. Sera-ce le dernier ? Nous sommes ici dans la boue, on nous prendrait pour une équipe d'égoutiers plutôt que pour des soldats. Dire qu'on nous parlait autrefois des beautés de la guerre, les chevauchées fantastiques par la plaine, drapeaux claquant au vent, le panache, les dorures, la fougue (A toi, Prince Murat !). Je t'assure que la réalité est toute autre. Tu parles d'une guerre en dentelles !

Adieu mon vieux, je te verrai à ma prochaine permission, si je suis encore là.

AUTREFOIS

11 Mai 1745.

Le Maréchal de Saxe et les troupes du Roi  
Fortement retranchés, occupent Fontenoy.  
Dans la plaine, le Duc de Cumberland commande  
Les forces d'Angleterre et celles de Hollande.  
Aux premiers feux du jour qui marquent le réveil,  
Sitôt que le brouillard se dissipe au soleil,  
On découvre, rangés sur un front de grisaille,  
Se faisant vis-à-vis, en ordre de bataille,  
Les canons des deux fronts, monstres que l'on dirait  
Haletants, prêts à mordre, accroupis en arrêt.  
Lord Hay sortant du rang de ses troupes anglaises  
Tenant chapeau bas, crie : *A vous, Gardes françaises,*  
*Tirez premiers, Messieurs !* A son tour s'avançant,  
Le Comte d'Auteroche avec un fier accent,

Portant galanterie et crânerie extrêmes,  
Dit : *Jamais les premiers, Messieurs ! Tirez vous-mêmes !*  
Oh ! Comme sonne là l'orgueil du nom français,  
Où le geste importait au delà du succès,  
Quand nos aïeux fixant l'idéal à poursuivre,  
Pour mourir en beauté, montraient leur savoir-vivre !

---

LA CONQUÊTE DE L'AIR

AUJOURD'HUI

## LES AVIONS

Expertus vacuum Dædalus æra  
Pennis non homini datis.  
... Nil mortalibus arduum est,  
Cælumque ipsum petimus stultitia.  
HORACE, Ode III.

La conquête de l'air ne date à proprement parler que d'hier, et déjà le ciel est journellement sillonné d'innombrables avions qui, tels un immense essaim de mouches, bourdonnent en tourbillonnant. Leurs élytres brillent au soleil, cependant qu'ils tanguent majestueusement au zénith, et leur hauteur parfois est telle qu'ils paraissent immobiles, semblables au condor qui, les ailes grandes ouvertes, s'endort en planant sur l'immensité.

Et nous, pauvres terriens enchaînés à la glèbe, nous circulons insoucians sous ce perpétuel va-et-vient, mais qu'advient-il de nos arrière-neveux persécutés par cette marche incessante du progrès ? Imagine-t-on seulement ce que sera devenu notre air respirable, lorsque toutes les machines volantes de plus en plus nombreuses, non contentes de l'empoisonner des relents de leurs échappements fumeux, le souilleront à plaisir au moyen, non point de leur *tout-à-l'égout* mais, de leur *tout-à-l'atmosphère* !

AUTREFOIS

## LES BALLONS (1)

Août 1785.

Le Chevalier Blanchard est monté ce matin,  
Devant le Roi, la Reine et la cour assemblée,  
Voyage audacieux vers un but incertain,  
Enlevé par l'effort d'une machine ailée.  
Le génie inventif des Frères Montgolfier  
A conçu cet engin en qui tout est miracle :  
Sous un globe arrondi, la nacelle d'osier  
Se balançait dans l'air, terrifiant spectacle ;  
Sur les flancs du ballon, monogramme royal,  
Les formes de deux L croisaient leurs courbes frêles,  
Et pourtant l'on peut dire, athlète sans rival,  
Que dans l'air à l'instant, Blanchard volait sans ailes.

---

(1) D'après le tableau de L. Watteau, professeur à l'Académie de Lille, 17 Août 1785.

Impavide et superbe, on l'a pu voir longtemps  
Appuyé sur le bord de la coque légère,  
Il semblait dédaigneux de l'espace et du temps,  
Et souriait, vainqueur, en s'éloignant de terre.  
Et tel un jeune dieu qui monterait au ciel,  
Heureux d'abandonner les terrestres rivages,  
Il a, laissant un nom désormais immortel,  
Disparu dans la gloire au-dessus des nuages.

---

LES ÉTRAVES

## AUJOURD'HUI

Les étraves des navires modernes sont devenues des sortes d'ossatures monstrueuses, des éperons formidables pesant plusieurs tonnes et coulés en acier d'une seule venue. Toute idée poétique et chantante en est brutalement exclue, ce sont désormais des lames tranchantes qui lacèrent et meurtrissent la mer sans pitié et sans beauté.

Où sont les belles proues magnifiquement sculptées et ruisselantes de dorures, qui s'avançaient sereines dans toute la majesté de leur courbe gracieuse, et fendaient l'eau voluptueusement, tel le poitrail d'un cygne qui navigue calme, hautain et conscient de sa beauté !

AUTREFOIS

## LA CHANSON DU CONQUISTADOR

J'ai mis au front de ma galère  
Un buste finement sculpté,  
Dont les yeux sertis de mystère  
Sont dardés vers l'immensité.  
Sur le tranchant de la carène,  
Sa belle tête de sirène  
Et son poitrail aux seins gonflés  
Tout enjolivés de dorures,  
Descendent, baignant leurs sculptures,  
Jusqu'au-dessous des flancs salés.

○

Les embruns lui cinglent la face,  
Quand je navigue au vent debout ;  
Et l'hiver, la neige et la glace  
Viennent se figer sur son cou.  
Vogue, vogue, ma belle étrave,  
Et fends les vagues, dont la bave  
S'envole en flocons sous le vent,  
Quand tu te cabres indomptée  
Au choc de la mer démontée  
Qui lutte et te bat sur l'avant.

○

Elle a vu les soleils d'Afrique,  
Elle a traversé l'Équateur,  
Et dans sa course fantastique,  
Entraîné le navigateur  
Brûlant d'une fièvre féconde,  
Jusqu'aux antipodes du monde ;  
Elle a touché plus de cent ports  
A d'incalculables distances,  
Et les estuaires immenses  
Où dorment les alligators.

○

Vogue, vogue, ma belle étrave,  
Le cou tendu vers le lointain,  
De ce geste calme qui brave  
Le doute en ton but incertain.  
Toujours dans la brise marine  
Tu sembles gonfler ta poitrine,  
Te dilater joyeusement  
Aux souffles embaumés du large,  
Lorsque tu scandes sous ta charge  
Ton incessant balancement.

○

Comme un formidable centaure  
Que je sens chevaucher sous moi,  
Dans mon rêve je m'incorpore  
Et ne fais plus qu'un avec toi.  
Ma substance devient la tienne,  
Ton âme se joint à la mienne,  
Et tous deux tellement unis,  
Toi la forme, et moi la pensée,  
Nous voguons en course insensée  
Sur les océans infinis.

○

Oh ! Nul ne sait la jouissance  
De courir ainsi sur les mers,  
S'il n'a pas subi l'attirance  
Et l'appel des horizons clairs,  
S'il n'a senti dans son cœur libre  
Vibrer et frémir chaque fibre  
A l'unisson des ouragans  
Dont l'assaut furieux torture  
Et fait secouer la mâture  
Qui s'arc-boute sur les haubans.

○

Va toujours avant, ma galère,  
Car le monde est illimité !  
Sans doute, là-bas une terre  
Nous tend les bras pour accoster,  
Quelque nouvelle terre vierge  
Qui par delà la brume émerge  
Du sein des lointains occidents,  
Terre de désir et de rêve  
Dont l'attrait, nuit et jour sans trêve,  
Obsède mes pensers ardents !

## ENVOI

Vogue, vogue, ma belle étrave,  
Superbe, suffisante et grave :  
Sous ma main de Conquistador  
Nous irons par les mers fécondes,  
Et nous découvrirons des mondes,  
Et nous découvrirons de l'or !

---

LES VÉHICULES

## AUJOURD'HUI

Après les chars, les litières, les chaises à porteur, les carosses, les voitures de poste et tant d'autres moyens de transport, voici que les hommes ont aujourd'hui à leur disposition les automobiles.

Autrefois, se déplacer était une nécessité et la lenteur de ces déplacements forçait le voyageur à se créer une occupation, l'esprit travaillait et le temps n'était point perdu.

Aujourd'hui, le déplacement est devenu un but par lui-même et la brutale violence des moyens employés qui jettent sans pitié le voyageur comme un projectile au long des routes, interdit toute autre occupation. On se consume de cette fièvre de vitesse, le regard tendu vers l'espace, les muscles contractés, les dents serrées, avec cette impression toujours décevante de n'aller point aussi vite qu'on le voudrait.

Durant ce temps, le travail de l'esprit est nul. On a abattu des kilomètres et battu des records, mais perdu son temps et l'homme, abdiquant toute possibilité de penser, est devenu lui-même une machine!

AUTREFOIS

63 avant J.-C.

« Livius, fais venir mes porteurs de litière,  
Ceux dont la marche sûre est lente et régulière,  
Que tu m'as, deux par deux, avec art accouplés,  
Mes grands esclaves noirs superbement musclés,  
Dont le torse est brûlé par le soleil d'Afrique.  
Qu'ils apportent ici ma litière dorique  
Pour me conduire en hâte au Forum à l'instant,  
Car pour Catilina le Tribunal m'attend.  
Ces traîtres conjurés lassent ma patience,  
Et je les vais enfin démasquer sans défense ! »  
Il dit, en se couchant au milieu des coussins ;  
La litière aussitôt, par de forts Abyssins,  
Est portée à l'épaule au pied de la tribune  
Où Cicéron Consul va jouer sa fortune.  
Et durant le trajet, sous les rideaux fermés,  
Il rassemble en esprit les verbes enflammés

Qu'il s'apprête à jeter pour cingler et maudire.  
Puis, marquant du stylet ses tablettes de cire,  
Il écrit : *Quousque tandem abutere*  
*Catilina!* Et le succès presque assuré  
Il pressent que le Peuple avec idolâtrie  
L'acclamera tantôt *Père de la Patrie!*

---

LA NEIGE

## AUJOURD'HUI

Voici ce qu'on peut lire chaque hiver dans n'importe quel journal de n'importe quelle localité, après qu'il est tombé tant soit peu de neige :

« Il semble maintenant bien établi que notre ville revendique, avec succès d'ailleurs, le titre de ville la plus malpropre de France. La neige qui est tombée hier a transformé nos rues en cloaques ignobles. Le service de la voirie, qui nous coûte les sommes que l'on sait, n'a cure de cette situation, les balayeuses demeurent soigneusement remisées.

La Compagnie des tramways fait répandre du sel au long des rails pour activer la fonte, mais comme personne n'enlève cette neige une fois fondue, elle demeure sur place en mares stagnantes, et les voitures automobiles qui foncent dans cette boue glacée, l'envoient sans pitié sur les malheureux piétons qui fuient affolés, cependant que les façades des maisons en sont constellées jusqu'à la hauteur du premier étage.

La blancheur immaculée de la neige est encore une de ces vieilles légendes qui disparaissent ».

Mais où sont les neiges d'antan ?

## AUTREFOIS

1740

Hier, il est tombé plus de deux pieds de neige :  
Tout l'horizon est blanc, à tel point que le ciel  
Apparaît gris, par on ne sait quel sortilège ;  
Aux branches sont pendus quelques cristaux de gel  
Qui brillent en tremblant, paillettes de lumière.

Monsieur de Saint Alland, premier Veneur du Roi,  
Fait sortir du chenil la meute tout entière,  
Et le maître piqueur, tenant tête à l'aboi,  
Pour contenir du fouet pareille turbulence  
Unit tous ses efforts de chasseur endurci,  
Et jette ça et là des déchets de pitance.  
Par Monsieur Saint Hubert, c'est chasse sans merci  
Contre les sangliers que plus rien ne protège  
Parmi la plaine nue, et l'on a repéré  
Jusqu'à deux et trois fois leurs traces dans la neige.  
Et même, on a cru voir sur le bord d'un fourré

Le passage d'un loup qui rôdait solitaire.  
Oh ! sur cette blancheur que rien n'a violé,  
A travers monts et bois, quelle course on va faire  
Au rythme bondissant d'un galop endiablé !  
Sous les fers des chevaux, déjà la neige vole  
Et couvre les poitrails lancés à corps-perdu,  
Tandis que les sabots foulant la couche molle  
Résonnent sourdement d'un bruit inattendu.  
Et la chasse dévale à de folles allures  
Parmi la plaine blanche où l'on n'entend partout  
Que l'haleine bruyante aux naseaux des montures,  
Et l'aboïement des chiens sur la piste du loup.

---

LES INONDATIONS

## AUJOURD'HUI

On peut lire périodiquement dans les journaux des informations de ce genre :

« La Seine monte. L'étiage était hier à tant de mètres. Le zouave du pont de l'Alma est baigné jusqu'aux genoux ou jusqu'à la taille. La pointe de l'île de la Cité est submergée..... etc. ».

## AUTREFOIS

Le vieux Fleuve de Seine avait dormi longtemps,  
Assoupi par le bruit cadencé de sa source,  
Et par la Côte-d'Or, les eaux, durant ce temps,  
Cascadaient, bondissaient, gaïment prenant leur course  
Pour s'en aller au loin se perdre dans la mer.  
Or, un jour, il rouvrit les yeux à la lumière,  
Il secoua son corps engourdi par l'hiver,  
Caressa de la main sa barbe séculaire,  
Et, dressé sur son coude, il voulut contempler  
Son cours capricieux dans la plaine fertile.  
Mais voici que soudain il se prend à trembler,  
La colère lui monte : il aperçoit en file  
Jusqu'à perte de vue, une suite de ponts  
L'enjambant d'un seul pas de l'une à l'autre rive,  
Un réseau ténébreux couvrant ses flots profonds,  
Et parmi les cités où dort son eau captive,  
Des quais, des mornes quais rétrécissant son cours.  
Il frémit et gronda : « Eh quoi ! c'est l'esclavage ? »

Les hommes ont-ils cru me dompter sans recours ?  
Trop longtemps contenu dans cet étroit servage,  
J'ai subi les affronts de ce peuple orgueilleux,  
Ses barrages d'acier, ses villes et ses rames,  
Et j'ai trop longtemps fait le plaisir de ses yeux,  
Coulant, captif docile, entre ses quais infâmes !  
Aujourd'hui, c'en est fait, je me révolterai,  
Je gonflerai mes eaux par delà leur frontière,  
On fuira devant moi, tremblant, pâle, effaré,  
Et je l'envahirai, cette Ville-Lumière !

« Au temps de ma splendeur et de ma liberté,  
Je roulais calme et large en mes berges d'argile,  
Dispensateur de vie et de fécondité,  
Et les roseaux croissaient sur ma rive fertile.

« Les troupes de César ont campé sur mes bords,  
Et souvent, quand le soir descendait sur les tentes,  
Plus d'un centurion errant la nuit dehors,  
Appuyé sur son cep, devant mes eaux brillantes,  
Au clair de lune ami, s'est attardé rêveur,  
Songeant au Tibre jaune, à Rome, à l'Italie.

« Puis j'ai vu Geneviève et son geste sauveur,  
D'un seul mot écartant de sa ville affaiblie

Les barbares porteurs du châtement de Dieu.  
Et les hordes hurlant, galopant sur la berge,  
Et faisant tournoyer la massue et l'épieu,  
Ont brisé leur effort contre une faible vierge.

« Les barques des Normands ont remonté mon cours.  
Je les ai vu nombreux, debout, rameurs habiles,  
Sauvages, demi-nus, velus comme des ours,  
Pousser des cris de mort sous les portes des villes,  
Et porter l'épouvante au sein de la cité,

« Et plus tard, quand la paix créait les capitales,  
J'ai vu, faisant du rêve une réalité,  
Les artisans naïfs, sculpteurs de cathédrales,  
S'en venir sur mes bords, quand le soleil couchant  
Fait plus longues, le soir, les ombres qu'il projette.  
Admirer leur travail, les tours se détachant  
Contre le crépuscule, en lourde silhouette,  
Et l'ombre du portail qui tremble sur mes eaux.

« Aujourd'hui, je suis las de cette servitude,  
Et je veux m'affranchir des infâmes réseaux,  
Lacis de fer, d'acier, dont l'étreinte trop rude

Veut limiter mon cours. Je suis bon : Passe encor  
Pour les vieux ponts de pierre aux arches imposantes,  
Témoins de ma jeunesse et de mon âge d'or,  
Je les puis épargner aux heures angoissantes,  
Car j'enflerai mes eaux jusqu'à les submerger,  
Et j'envahirai tout, tout jusqu'à l'épouvante.  
Les hommes verront bien si les peut protéger  
Contre un tel châtement, leur tactique savante,  
Leur science, fratras d'orgueil et de néant,  
Des chiffres et des mots dont ils font leur idole.  
Tout tombera devant mon courroux de géant,  
Et l'Empereur qui dort là-bas sous la coupole  
Tremblera dans sa tombe, entendant déferler  
Des vagues en fureur sur les marches du temple.  
Du fond de son suaire, en me voyant gonfler  
Et redoubler ma crue à ce point sans exemple,  
Il frémira d'horreur, croyant encore voir  
Le Danube à Wagram arracher de la rive,  
Sous les pieds des soldats, les ponts, suprême espoir,  
Et jeter, furieux, les bois à la dérive ;  
Ou l'Elster à Leipzig engouffrer dans ses flots  
Les cadavres sanglants, rançon de la victoire,  
Et rouler dans son cours l'élite des héros ;  
Ou la Bérézina, de lugubre mémoire,

Engloutissant l'armée en ses marais glacés,  
Barrage infranchissable au travers de la route,  
Encombré de mourants, de morts et de blessés,  
Où la Garde elle-même a connu la déroute!... »

Il dit, et c'est pourquoi dans Paris affolé,  
En l'an mil neuf-cent-dix on a vu, d'heure en heure,  
L'eau monter, le torrent en rage a dévalé,  
Et l'homme fut traqué jusque dans sa demeure.

---

LA FOI

## AUJOURD'HUI

On ne croit plus à rien aujourd'hui, c'est le progrès, on ne connaît Dieu que pour le renier : *Non serviam!*

Mais comme il ne suffit pas de détruire, et qu'il faut remplacer ce qu'on a détruit par autre chose, on a substitué à la Trinité divine, la Trinité laïque de la religion nouvelle à qui vont aujourd'hui les adorations officielles : Liberté, Égalité, Fraternité.

LIBERTÉ de tout faire dans les limites odieusement étroites d'une réglementation tracassière.

ÉGALITÉ de tous dans une société où n'ont jamais été plus criardes et plus brutales les divergences de toutes les classes sociales.

FRATERNITÉ à la manière des frères ennemis.

Et les grands ancêtres ajoutaient OU LA MORT, et c'est le seul point du programme qu'ils aient mis en pratique pour eux-mêmes, avec l'entière certitude qu'il serait également suivi par toutes les générations, jusqu'à la consommation des siècles.

## AUTREFOIS

O ! les siècles passés, remplis de foi fervente,  
Où l'on ne craignait pas de croire et de prier ;  
Dieu n'était jamais sourd et se laissait plier,  
Lorsque montait vers lui l'oraison suppliante.

-\*-

La ferveur de la foi dictait toute action,  
Les hommes s'estimaient, ignorant les cabales,  
On bâtissait naïvement des cathédrales,  
Pour dire son amour et sa dévotion.

-\*-

O siècle bienheureux de charité vivante,  
Où l'évangile était seule règle des mœurs,  
Où l'on savait qu'il faut avant tout des semeurs  
Si l'on veut récolter la moisson florissante !

Nul ne trouvait mauvais de rester à son rang,  
L'égalité, pourtant, n'était pas mensongère,  
Lorsque l'on s'abaissait, égaux dans la prière,  
Et priant à genoux, l'on se sentait plus grand.

---

LA MER

## AUJOURD'HUI

La Mer! On va en foule à la mer aujourd'hui, pour les casinos, les petits chevaux, le baccara, pour jouer, danser, flirter. D'autres y vont à la rigueur pour parader dans les courts de tennis, ou sur les champs de golf, mais de la grande bleue, de la grande sauvage toujours aussi farouche et indomptée, nul n'a cure.

On s'enferme dans les salles de thé pour être à l'abri des coups de soleil, et si l'on se hasarde une fois ou l'autre sur la dune, c'est après s'être entouré de mille précautions pour se préserver du hâle du grand vent.

— Oui, ma chère! Figure-toi que ma robe mauve est entièrement passée au soleil.

— C'est bien dommage! Regarde donc comme le vent m'a décoiffée, c'est insupportable!

— Ne m'en parle pas! Avec ça on a perpétuellement les lèvres salées, c'est horrible!

— Viens-tu au dancing, tout-à-l'heure?

— Oh oui, que veux-tu faire d'autre ici?

## AUTREFOIS

Oh! Rôder dans le vent, sur les grèves sauvages,  
Et s'emplir les poumons des embruns de la mer,  
Quand les vagues, montant à l'assaut des rivages,  
S'écroulent pêle-mêle et mugissent dans l'air  
Qui vibre du choc sourd de leur clameur brutale!  
Oh! Courir sur le sable encore mouillé du flux,  
Les oreilles tintant du bruit de la rafale,  
Crier pour dominer, luttant de plus en plus  
Sur le splendide assaut des forces déchaînées,  
Et se sentir grandi d'orgueil par cet effort!

On a besoin parfois de fuir ses destinées,  
Et de respirer libre, échappant à son sort,  
De s'enfuir loin, très loin des hommes et des villes,  
Pour vivre en tête-à-tête avec les éléments,  
Y retremper son âme et ses forces viriles,

Oh ! Quelle jouissance, en de pareils moments,  
De savourer du sel l'amertume farouche,  
D'être fouetté au front par les embruns mouillés,  
Et de sentir le vent vous baiser sur la bouche !  
Ils ne comprennent plus, les hommes dépouillés  
Par le luxe insolent des villes dépravées  
De tout ce qui faisait leur force et leur santé,  
Ils ne distinguent plus, âmes mal cultivées,  
La mode et le faux-goût, de la saine beauté.

---

LES MIROIRS

## AUJOURD'HUI

Miroirs à l'étain, miroirs au mercure, depuis les immenses panneaux des foyers des théâtres, jusqu'aux petites glaces à mains des boudoirs, et depuis les miroirs en bronze poli des matrones romaines, jusqu'aux petits couvercles de boîtes à poudre des midinettes, tout a toujours été mis en œuvre pour satisfaire le souci des hommes de contempler leurs traits, et il n'est plus possible aujourd'hui de faire deux pas sans se heurter à sa propre image, dans les restaurants, les magasins, les expositions, dans les maisons et dans la rue. Il n'est pas jusqu'aux miroirs aux alouettes où la foule se laisse encore prendre chaque jour.

Et comme la mode s'est imposée à quiconque veut se donner de l'allure, de porter des lunettes en simili fausse imitation d'écaille, de forme et de dimensions telles qu'elles couvrent la moitié du visage, on ne voit même plus les yeux qui sont pourtant le seul véritable miroir de l'âme.

AUTREFOIS

## NARCISSE

Parmi les iris blancs qui bordent la fontaine,  
Narcisse, doucement, de l'eau s'est approché,  
Et sans bruit, immobile, il regarde penché,  
Son image au miroir que le vent ride à peine.

Sur le fond de ciel pur il voit se détacher  
Son jeune front orné de grâce souveraine,  
Et son beau corps d'éphèbe où son regard s'enchaîne  
A tel point qu'il étend la main pour le toucher.

Et voici que soudain, saisi d'un trouble extrême,  
Il demeure interdit devant tant de beauté  
Et se sent devenir amoureux de lui-même.

Alors, il fait le geste en sa naïveté,  
Et se penchant sur l'eau jusqu'à ce qu'il la touche,  
Se baise avec amour lui-même sur la bouche.

---

LA CHASSE

## AUJOURD'HUI

Extrait de Journaux.

Le Président de la République, suivant l'usage habituel, avait invité hier aux tirés de Rambouillet, les membres du corps diplomatique. La fête fut brillante. M. le Marquis de X... s'est fait remarquer, comme les années précédentes, par la grande sûreté de son coup d'œil, et M. le Comte de Y... par l'élégance et la correction de sa tenue.

A la fin de la journée le tableau était assez coquet, et le personnel des chasses présidentielles avait aligné sur le sol 153 lièvres, 211 perdreaux et 118 faisans.

## AUTREFOIS

D'après le « Dénicheur d'Oursons »  
de Frémiet (1)

Déjà l'ombre descend parmi les monts qui cernent  
La vallée où se forme un peu de brouillard bleu  
Sous la fraîcheur du soir, quand l'homme des cavernes,  
Après avoir chassé à la hache et l'épieu,  
Et gravi tout le jour le flanc des rocs arides  
Pour étrangler au nid les tout jeunes oursons,  
Songe à s'en retourner. Alors ses mains cupides  
Saisissent le butin où les derniers frissons  
De la vie ont figé les yeux dans les orbites,  
Et l'épaule pliant sous les pelages roux  
Qui laissent derrière eux l'odeur fauve des gîtes,  
L'homme descend baigné par le soir calme et doux.  
Une ourse qui le suit, humant l'air, inquiète,  
A flairé son petit dans le fardeau sanglant,  
Et repéré sa trace en son instinct de bête.

---

(1) Musée de Lille (Sculpture).

Sitôt, en quelques bonds de son pas indolent,  
Tombant sur le chasseur surpris qu'elle terrasse,  
Elle ouvre, crocs au vent, sa gueule en rugissant.  
L'homme se ressaisit, nerveux, bondit sur place,  
Et bien campé devant son ennemi puissant  
Qu'il toise du regard, il accepte la lutte.  
Mais l'ourse se dressant de toute sa hauteur  
Ferme sur le chasseur son étreinte de brute,  
Et de ses bras velus, formidable lutteur,  
L'étouffe en lui broyant les os dans la poitrine :  
Hâletants, face à face et mêlant bruyamment  
Leurs souffles confondus, l'homme en râlant piétine  
Et bat l'air de ses mains qu'il étend vainement,  
Ne pouvant se servir de sa hache de pierre.  
Et se sentant mourir, vaincu, désespéré,  
Il pousse un cri terrible, et la tête en arrière,  
Tombe inerte et sans vie aux bras qui l'ont serré.  
Et l'écho répercute au loin dans la vallée  
Le hurlement du fauve, appel de désespoir,  
Et le râle de l'homme, à la plainte mêlée  
D'angoisse et de terreur, dans le calme du soir....

---

## LA POÉSIE

## AUJOURD'HUI

Tout évolue et se transforme, certaines choses vers le mieux, d'autres vers le pire. On a voulu transformer la poésie en s'affranchissant des règles que des générations entières avaient acceptées, et on l'a dépouillée de tout ce qui la distinguait de la prose : Plus de mesure, plus

de rythme, plus de rimes et, chose plus grave, souvent plus de suite dans les idées, parfois même plus de pensée, c'est la négation de toute discipline et de toute logique, c'est du cubisme en littérature.

Qu'on y prenne garde, la poésie est une chose sacrée, la bafouer de la sorte est un véritable sacrilège, et le premier châtement de ces impies est de ne plus même sentir le ridicule des mots qu'ils accouplent de la sorte au gré de leur folie :

C'est la nuit :

L'ombre magique et rituelle

plane insensible et vaine,

l'immarcescible foi dans des destins trompeurs

agite secrètement

mes fibres.

J'ai pleuré de savoir,

j'ai souffert d'espérer,

quand les thuribulum fumaient sous les portiques,

et l'ombre en descendant m'a baisé sur la tempe.

Viens, prends-moi par la main

comme un enfant,

j'ai froid,

et ton haleine inflexible et cruelle

agite le sillage où dorment les lamproies...

AUTREFOIS

O sainte Poésie,  
Ferveur de la jeunesse et jeunesse du cœur,  
Élan impérieux qui vous courbe en vainqueur  
Et vous mène à sa fantaisie !

—\*—

O lyrisme divin  
Dont on se sent vibrer jusqu'aux secrètes moelles,  
Qui vous tient le regard levé vers les étoiles,  
Et fermente comme un levain !

—\*—

Feu des enthousiasmes  
Qui vous fait frissonner de fièvre sans pitié,  
Comme la Pythonisse agitant son trépied  
Sous le délire de ses spasmes !

—\*—

Sous de pareils émois  
On souffre étrangement, impuissante victime,  
Pénétré cependant par un bien-être intime,  
Souffrance et bonheur à la fois.



Oh les pauvres profanes  
Qui ne savent comprendre et qui ne sentent pas,  
Absorbés dans la vie à compter tous leurs pas,  
Et ne comprenant pas, ricanent !



Et l'on se sent grandi,  
A les voir s'agiter parmi la fange infecte,  
De toute la hauteur qui sépare un insecte,  
D'une hirondelle au vol hardi !

---

LES INDIENS

## AUJOURD'HUI

A la Foire :

« Entrez, entrez, Mesdames et Messieurs, vous verrez ici de véritables Peaux-Rouges, des Indiens terribles capturés dans les forêts de l'Amérique. Ces sauvages qui parlent une langue que personne ne comprend, sont vêtus de plumes et se nourrissent de rats vivants et de verre pilé.

Entrez, Entrez ! Ils sont solidement enchaînés, et le public n'a rien à craindre de leur férocité.

C'est 0,50 les premières et 0,25 les secondes !

En avant la musique ! »

Oh ! l'infinie tristesse de ces boniments que débitent des Jocrisses enfarinés, sur le bord des tréteaux, à grand renfort de coups de grosse-caisse, tandis que, derrière les toiles peintes recouvertes de scènes sauvages à faire frémir, un ou deux pauvres Peaux-Rouges authentiques, sales et déguenillés, abîmés dans la nostalgie de leur forêt natale, grelottent sous quelques couvertures sordides, et languissent misérablement, consumés de phtisie et abrutis d'alcool !

Leur race qui meurt ne disparaît pas assez vite au gré de la civilisation, ces procédés hâtent leur fin.

AUTREFOIS

Dans l'Indiana, vers 1673.

*Œil-de-Faucon* se lève et sort du cercle étroit  
Des Indiens accroupis, en indiquant du doigt  
Le bout de l'horizon au fond de la vallée.  
Sur ce geste aussitôt s'agite l'assemblée,  
Et les guerriers dardant au loin leurs yeux perçants  
Et sentant le danger, se dressent menaçants.  
*Œil-de-Faucon* revient : « Frères, l'instant est grave  
Et le sort est changeant, mais un Indien est brave  
Et ne voudrait jamais refuser le combat.  
Voyez là-bas fouler le sol de notre État  
Une troupe de blancs qui traînent le tonnerre.  
Assez parlé ! Suivons le sentier de la guerre  
Et dispersons le feu du calumet de paix ! »  
Il dit, et sur l'instant, sous le couvert épais  
Où campe la tribu, un cri rauque et sauvage  
S'élève et fait vibrer l'écho sous le feuillage :

Tous les guerriers sont prêts, l'ennemi peut venir.  
Alors le jeune chef, certain de l'avenir,  
Dressé de tout son corps, le front ceint de plumages,  
Sa poitrine étalant les rouges tatouages,  
Pour assouplir son bras et se faire la main,  
Contre un arbre, à vingt pas, sur le bord du chemin,  
Jette son tomahawk avec toute sa force,  
Et l'arme, en tournoyant, se plante dans l'écorce.

---

LA MORT

## AUJOURD'HUI

L'appareil funèbre de la mort apparaît aujourd'hui un spectacle navrant, déplacé et désuet, au milieu du brouhaha de nos grandes villes.

Est-il un contraste plus choquant que celui d'un cortège mortuaire circulant dans les rues enfiévrées de nos cités modernes, pressé et bousculé de toutes parts par les tramways et les autos, au milieu du mouvement, du bruit et de l'agitation ?

Si les proches qui conduisent un parent à sa dernière demeure sont en proie à une douleur véritable, leur sentiment infiniment respectable est piétiné moralement par cet incessant va-et-vient, dans le vacarme des trompes et des timbres stridents ; et si, comme il arrive parfois, les deuilants suivent le cortège dans l'indifférence, leur attention affranchie de toute douleur intérieure est captivée par ce tumulte extérieur qui les enveloppe, et leur distraction apparaît singulièrement choquante, abandonnant le défunt dans un isolement complet que n'atténue en aucune façon leur présence matérielle.

AUTREFOIS

LES PREMIÈRES FUNÉRAILLES

Lorsqu'il eut déposé dans le creux d'un rocher  
La dépouille d'Abel, Adam resta penché,  
La tête entre les mains et son âme meurtrie  
S'abreuva longuement d'amère rêverie.  
Pour la première fois en face de la mort  
Il comprit et pleura... Il sentit, sur le bord  
De la première tombe, une invincible honte  
Lui monter lentement au cœur, ainsi que monte  
La rougeur sur le front, devant la nudité  
Du jeune corps drapé dans sa pâle beauté.  
Et comme il le couvrait de feuilles et de branches,  
Sur la poitrine ayant croisé les deux mains blanches,  
Ève voulut encore une fois l'embrasser,  
Et mit sa lèvre en feu contre le front glacé.  
Alors, pâle d'horreur d'une semblable étreinte,  
Les bras tendus au ciel, elle clama sa plainte :

« Quoi ! La chair de ma chair, et les os de mes os  
Vont ici retomber dans l'éternel chaos !  
Quoi, c'est pour aboutir aux seules funérailles,  
Qu'avec respect, jadis, l'ont porté mes entrailles !  
Et ne l'ai-je enfanté au milieu des douleurs,  
Que pour le voir un jour insensible à mes pleurs ?  
Ah ! Seigneur, c'en est trop ! Je n'ai donc point encore,  
Pour ce péché maudit qu'à vos pieds je déplore,  
Assez souffert, Seigneur, votre juste rigueur ! »

Puis, jetant un regard sur l'immense longueur  
De la terre déserte à ses pieds déroulée,  
Exhalant en sanglots son âme inconsolée,  
Elle embrassa la plaine où dans l'ombre du soir  
Vers l'Orient lointain cerclé d'horizon noir,  
Fuyait Caïn maudit, emportant pêle-mêle  
Au milieu des troupeaux, sourde clameur qui bêle,  
Les esclaves tremblants, les enfants éperdus,  
Les femmes en désordre, ensemble confondus  
Parmi les hurlements, les cris et les blasphèmes.  
Et comme lui montaient au cœur des anathèmes,  
Voici qu'en son esprit soudain illuminé,  
Elle vit défiler le galop effréné

Du genre humain entier qui devait naître d'elle,  
Passant le dos courbé comme un chien qu'on flagelle,  
Sous le nombre des maux qui s'acharnent sur lui.  
Elle vit la langueur, la tristesse et l'ennui ;  
La peste s'abattant comme un oiseau de proie ;  
La guerre dévastant le monde ainsi que broie  
L'argile du chemin le sabot d'un cheval ;  
L'homme se ravalant au rang d'un animal ;  
La débauche et la honte au grand jour étalées,  
Toutes les lâchetés s'enfuyant affolées,  
La luxure, le feu, la trahison, la mort ;  
Le plus faible écrasé partout par le plus fort ;  
L'injustice qui fait baigner les mains avides.  
Dans l'opprobre et le sang des haines fratricides ;  
L'homme faisant un dieu de son ventre, ou courant  
Au triomphe de l'or, comme au gouffre attirant,  
Pour étancher sa soif toujours inassouvie,  
Et donnant au milieu des luttes pour la vie,  
Pour le Veau-d'Or, son propre corps en piédestal !  
Alors, Eve comprit l'immensité du mal...

LE CIRQUE

## AUJOURD'HUI

La Direction du grand Cirque Machin a l'honneur d'informer le public qu'elle donnera, Dimanche et Lundi prochains en matinée et en soirée, des représentations sensationnelles.

La troupe au complet participera à chaque séance. On verra notamment MISS MURPHY dans ses exercices d'équilibriste ;

LES FRÈRES LADISLAS dans leur travail de force et de souplesse ;

AN-BOIS, l'homme disloqué ;

JOCK-RISS, l'inimitable comique ;

PLON, l'homme volant

Et MADAME SARAH avec ses animaux savants, singes dressés, chiens sans puces, souris vivantes et cacatoès à deux pattes. La partie musicale sera assurée par la célèbre fanfare des Jou-Fô.

Par une faveur toute spéciale et à l'occasion de la fête communale, le public sera admis à moitié prix durant ces deux jours, à toutes les places, dont le tarif sera majoré de 50 % seulement.

Qu'on se le dise !

AUTREFOIS

## LES JEUX DU CIRQUE

Panem et Circenses !

JUVÉNAL, Satire X.

On doit voir aujourd'hui lutter des Rétiaires  
Contre des Myrmidons armés de lourds tridents,  
Que viennent d'amener à Rome des galères  
Qui gardent des rameurs enchaînés dans leurs flancs.  
C'est grande fête au cirque en ces jeux Olympiques,  
Et le combat sera terrible et sans pitié,  
Jusqu'à la mort, malgré les cris et les suppliques :  
Par ordre de César, le vaincu dépouillé,  
Traîné nu sur le sable au centre de l'arène,  
Sera, devant la foule, égorgé d'un seul trait ;  
Et quand le sifflement de sa dernière haleine  
Aura franchi sa lèvre au teint décoloré,  
Le vainqueur montera debout sur sa poitrine,  
Et le peuple, aux gradins, ivre d'ovations,  
D'un mouvement pareil à la houle marine,  
Agitera les mains en acclamations.  
Tullius Murena, sauveur de la Patrie,  
Et Publius consul pour la seconde fois,

Nous ont fait de tels jeux et la plèbe appauvrie  
Oubliant sa misère en ignore le poids.  
Aussi, puissent les dieux leur être favorables,  
Pour avoir bien compris que, pour tromper l'ennui,  
Il faut, après du pain à foison sur ses tables,  
Servir au Peuple-Roi des jeux dignes de lui !

---

LES FLEURS

## AUJOURD'HUI

On fabrique aujourd'hui des chrysanthèmes, comme on fabrique des meubles ou des chapeaux. A forcer la nature et à la contraindre à se plier aux caprices de l'homme, on est arrivé à se complaire aux phénomènes et à rechercher les monstruosité.

On a obtenu des fleurs grosses comme des choux-fleurs, ou bien des couleurs déteintes dont on ne voudrait à aucun prix sur un objet teint, tant elles paraissent effacées et de mauvaise qualité. Et, chose curieuse, les chercheurs en la matière n'ont de répit qu'ils n'aient obtenu des chrysanthèmes ressemblant à d'autres fleurs : les uns sont des dahlias, les autres des reines-marguerites, on cherchera quelque jour le chrysanthème ressemblant à la tulipe ou à la violette !

Et les noms ! Lorsqu'on parcourt un catalogue de fleurs, on croit feuilleter le Bottin étranger. Ce sont des *Wilfrid Parker*, des *Harry-K. Elkington*, des *Countess J. Roves*, des *Triumphes de Edgbaston* et des *Gloire de Margaret Sidney* !

On les a affublées de ces vocables impossibles à retenir, sans souci de leur si belle et si musicale appellation de χρυσός ανθη, que plus personne ne comprend.

On a tout dépoétisé, même les fleurs !

AUTREFOIS

## CHRYSANTHÈMES

Les Chrysanthèmes sont en fleurs !  
Leurs branches grêles sont peuplées  
De ces têtes échevelées  
Aux plus fantastiques couleurs.

Touffes blanches, touffes bronzées,  
Faites de feux et de pâleurs,  
Parfums capiteux, enjôleurs,  
Fleurs bizarres et névrosées.

Vous êtes bien des fleurs de rêve  
Parmi nos jardins clairsemés  
A l'heure où l'automne s'achève,

Évoquant les îles lointaines,  
Magique Orient des mousmés,  
Des laques et des porcelaines !

L'HEURE

## AUJOURD'HUI

La notion de l'heure, le souci de l'instant précis sont à notre insu-même tellement entrés dans notre existence fiévreuse, qu'ils sont devenus une chose véritablement lancinante.

Vingt fois, cinquante fois par jour, nous consultons notre montre, les pendules, les horloges. Si nous nous éveillons la nuit, notre premier souci est de savoir l'heure. Notre vie est réglée en une infinité de tranches qui se suivent, se poussent et chevauchent l'une sur l'autre ; les occupations, les réunions, les rendez-vous, les repas, les trains, les courriers, tout arrive impérieusement à heure fixe et nous bouscule sans pitié. Et depuis les grosses horloges d'église ou de beffrois qui frappent brutalement sur des gongs assourdissants, jusqu'aux petites pendules en biscuit tintant avec mièvrerie sur les cheminées des boudoirs, sans cesse les heures martèlent et scandent nos instants qui s'envolent au rythme d'une mécanique inexorable.

Là encore le progrès a tué la poésie et le rêve, sans même que soit obtenue par la concordance, cette précision sans cesse recherchée au prix de notre tranquillité, car plus que jamais est vraie cette phrase ironique par laquelle débutait je ne sais plus quel roman : Minuit sonnait depuis une heure à toutes les horloges de la ville...

## AUTREFOIS

Lysias le berger s'est levé ce matin  
Au moment où là-bas, sur l'horizon lointain,  
Le soleil émergeait par-dessus les montagnes,  
Quand les coqs, de leurs voix stridentes accompagnent  
L'éveil de la nature aux caresses du jour.  
Puis il partit, chassant devant lui tour à tour  
L'impatient troupeau de ses brebis bélantes,  
Et le groupe agité des chèvres turbulentes,  
Qui broutent en passant les pousses de cytises.  
Durant tout le matin aux heures imprécises,  
Lysias a suivi l'avance du soleil,  
Guettant d'un œil distrait les plantes dont l'éveil  
Marque pour les bergers l'instant du jour et l'heure.  
L'ellébore aux pistils que le calice affleure  
Sitôt que disparaît la fraîcheur du matin,  
Et l'euphorbe dont les corymbes de satin  
Se tournent vers le jour qu'ils suivent dans sa course.  
Puis il a vu, cherchant la fraîcheur de la source,

Ses animaux errer d'un pas plus indolent,  
Alors il a noté que le soleil brûlant  
Tombant droit du zénith, faisait les ombres nettes :  
Il dina de pain bis, de lait et de noisettes,  
Et s'assoupit, vaincu par la chaleur du jour.  
Quand il rouvrit les yeux, déjà tout alentour  
Dans les prés, les essaims d'abeilles bourdonnantes  
Cherchaient en voletant les meilleurs suc des plantes.  
C'est l'heure dangereuse où prompts à s'irriter  
Les insectes sont vifs et l'on doit éviter  
La piqûre des taons qui fait bondir les chèvres.  
Et tandis qu'en songeant il promenait ses lèvres  
Sur les bois inégaux de sa flûte de Pan,  
Les fleurs de campanule arrivaient à l'instant  
Où fuyant du soleil la trop vite lumière,  
Leurs clochettes sans bruit s'inclinent vers la terre.  
Puis, les fleurs de pavot baissèrent à leur tour  
Leur tête qu'alourdit le poids d'un sommeil lourd :  
Le vent fit frissonner les feuilles de fougères,  
Et petit à petit les ombres s'allongèrent,  
Les cîmes tout là-bas s'estompèrent en noir,  
Et Lysias sentit la majesté du soir.  
Alors, sifflant ses chiens attentifs à son geste,  
Il forma de nouveau sa caravane agreste

---

Pour le retour parmi les sentiers incertains  
Qu'envahissait déjà, dans les obscurs lointains,  
Le brouillard bleu qui monte aux heures de silence :  
C'est le calme du soir qui tient sous sa puissance  
Tous les êtres vivants, tendus vers le repos,  
Et Lysias ayant fait rentrer ses troupeaux,  
Songea, laissant bercer ses rêves taciturnes  
Par le ululement des chouettes nocturnes,  
Jusqu'à l'heure où brilla le clair de lune ami,  
Puis il fut reposer, et lorsqu'il s'endormit,  
Le hurlement lointain des loups dans la campagne  
Répondait à l'écho plaintif de la montagne...

---

LE FEU

## AUJOURD'HUI

Au débit de tabac :

- Bonjour Madame, je voudrais une boîte d'allumettes.
- Voici, Monsieur. Trente centimes.
- Voilà. Merci, Madame.
- Bonjour Monsieur.

Court et bon, mais désespérément réaliste !

## AUTREFOIS

— Bonjour voisin ! Ma Mère a par mégarde  
Laisse mourir le feu dans l'âtre désolé.  
Elle a cherché longtemps le rouge qui s'attarde,  
Et dans la cendre tiède a vainement soufflé.  
— Viens fillette, je vais te donner de la braise :  
Déjà mon feu pétille et mon foyer est chaud.  
Mais pour en emporter je te vois mal à l'aise,  
Car tu n'as préparé ni couvet ni réchaud.  
— Voyez, Maître, je prends en main un peu de cendre.  
Et maintenant, mettez sur ce lit protecteur  
Quelques tisons rougis qui vont pouvoir attendre  
Sans le moindre danger de brûler le porteur. »  
Elle dit et s'en fut. Et par la porte ouverte  
Il regarda longtemps au détour du chemin  
La fillette, portant, prudente mais alerte,  
Un peu de braise rouge au creux de ses deux mains.

---

LA MESSE

## AUJOURD'HUI

Certaines messes de midi sont devenues aujourd'hui des occasions de rendez-vous mondains : on y va par snobisme, parfois même pour y flirter. Ni la sainteté du lieu ni la majesté du Sacrifice ne comptent, aux yeux de ceux qui s'y rendent pour lancer un pantalon à rayures, ou des guêtres saumon.

Une fois encore le monde par son insouciance sacrilège a tout faussé, et tout abaissé à sa mesure.

AUTREFOIS

## AUX CATACOMBES

Dans un couloir étroit, au fond des catacombes,  
Des ombres en silence errant parmi les tombes  
Se hâtent, s'éclairant d'une lampe à la main,  
Vers la chambre secrète au fond du souterrain,  
Où Damase aujourd'hui doit célébrer la messe.  
De loin en loin, aux points où la voûte s'abaisse,  
L'huile, dans une ampoule en terre de potier,  
Près du corps des martyrs, éclaire le sentier,  
Et la foule parvient au lieu du sacrifice.  
Oh ! Quel recueillement durant le Saint Office,  
Et quelle foi vivante en sa naïveté !  
C'est bien là que naissait l'ardente charité  
Qui faisait discerner par les païens eux-mêmes  
Les disciples du Christ : Voyez donc comme ils s'aiment !  
Malgré l'étrangeté, la misère du lieu,  
Cet évêque empruntant la majesté de Dieu

Pour bénir des deux mains la foule agenouillée,  
C'était l'effort ouvrant la porte entre-baillée  
Pour proclamer la loi du fils du charpentier  
Qui devait, dans le temps, s'étendre au monde entier.  
O ! Geste solennel, immense et magnifique !  
Et tandis que dans Rome un paganisme antique  
Triomphait et couvrait les idoles d'encens,  
Les Chrétiens qui portaient des germes tout-puissants,  
S'assemblaient en silence et s'apprêtaient sous terre  
A faire un jour crouler, dans la pleine lumière,  
L'innommable fatras de ces dieux surannés.  
Et pendant que César, par décrets obstinés  
S'acharnait à punir de mort la race abjecte  
De ces Chrétiens maudits, pour détruire leur secte,  
Damase en paix priait, et consacrait le pain  
Sur le corps des martyrs, moisson du lendemain.

---

LES BOURREAUX

AUJOURD'HUI

## MONSIEUR DE PARIS

Qu'on ait inventé des machines à tricoter, des machines à faire les cigarettes, des machines à écrire et tant d'autres machines ingénieuses, c'est parfaitement normal. Mais vraiment, pour avoir inventé la machine à couper la tête, il fallait une singulière tournure d'esprit.

Il est vrai de dire qu'elle fut conçue à une époque où la clientèle à servir était particulièrement abondante, et juste aussi de remarquer qu'en la réalisant le Docteur Guillotin avait pour but d'épargner aux suppliciés les souffrances inutiles.

Par la même occasion, quelle simplification il apportait aux fonctions du bourreau. Aujourd'hui, Monsieur de Paris en redingote et chapeau haute-forme tire simplement un déclic, et la besogne est faite d'un seul coup, proprement, radicalement... et sans douleur.

Où sont les antiques bourreaux, qui, les mains dégouttantes de sang, décollaient les condamnés à grands coups de hache ?

AUTREFOIS

## MONTFAUCON

1310

Holà, bonnes gens qui passez,  
Levez les yeux sur la colline  
Où quelque pendu se dandine.  
Et priez pour les trépassés !

Par moi, sous le soleil propice  
Ou sous la neige à gros flocon,  
Sur le gibet de Montfaucon  
Se consomme le sacrifice.

Sire Enguerrand de Marigny  
M'a confié cette besogne,  
Et dans ce métier sans vergogne  
Mon travail n'est jamais fini.

Toujours de nouveaux locataires  
Viennent en foule à mon guichet :  
Pour expier quelque péché :  
Des assassins ou des faussaires,

Sacrilèges, aventuriers,  
Gens sans aveu de toutes sortes,  
Coquins bandits et têtes fortes,  
Blasphémateurs et usuriers,

Parfois aussi des gens honnêtes  
Qui n'ont su se défendre assez  
Devant les juges empressés,  
Des inutiles, des poètes.

Voyez se balancer là-haut  
La foule de ma clientèle,  
Écoutez le battement d'aile  
Et le cri rauque du corbeau.

Et chaque matin quand la brume  
S'envole, on peut apercevoir  
Les corps se détacher en noir  
Devant le soleil qui s'allume.

Toujours perché comme un faucon  
Sur la colline du supplice,  
Je suis le bras de la justice,  
Et le bourreau de Montfaucon !

LE TÉLÉGRAPHE

## AUJOURD'HUI

Télégraphe optique, télégraphe électrique, alphabet Morse, appareil Bréguet, câbles transocéaniques, ondes hertziennes, tout est mis en œuvre pour encercler l'univers dans un lacin de fils et d'effluves qui, sous prétexte de simplifier notre existence, l'ont singulièrement compliquée et agitée.

Depuis le jour où Chappe imagina les grands bras de son télégraphe aérien qui battaient l'air désespérément de leurs signes cabalistiques, les chercheurs n'ont eu de cesse qu'ils n'aient perfectionné la transmission de la pensée humaine. Que peuvent-ils chercher de plus aujourd'hui, que la T.S.F. vous apporte à domicile, des quatre coins du monde, tout ce qui vous intéresse, et par surcroît, ce qui ne vous intéresse pas.

Aussi, c'en est fini du repos. Ce progrès vous impose à toute heure du jour ou de la nuit, le verbiage d'innombrables bavards qui dans toutes les langues pérorant à votre intention dans leur studio, et l'on pousse l'obséquiosité à votre égard, jusqu'à ne pas permettre, deux fois par jour, que vous ignoriez le cours des arachides, et celui du yen japonais.

AUTREFOIS

52 avant J. C.

Quand Vercingétorix luttant contre César  
Se sentit acculé dans son dernier rempart,  
Et quand il eut compris que toute résistance  
Au cœur d'Alésia, malgré tant de vaillance,  
Serait en peu de jours vouée à l'insuccès,  
Il résolut, brisant les espoirs caressés,  
De se rendre à merci au Proconsul de Rome,  
Pour montrer qu'il voulait que ce geste d'un homme  
Fût la soumission du pays tout entier.  
Et le soir de ce jour où resta prisonnier  
Dans le camp des Romains, ce maître des Arvernes,  
Ses soldats cantonnés dans les plaines qui cernent  
Le mont de Gergovie et le plateau d'Auxois,  
S'en furent allumer d'immenses feux de bois  
Sur le sommet des puits où dorment les cratères,

Afin qu'à ce signal, dans les Gaules entières,  
On apprit que le sort avait été jeté.  
Et lorsque vint la nuit, trouant l'obscurité,  
La flamme des brasiers jaillit claire et vivante,  
Et la chaîne des Puys apparut flamboyante.  
Et voyant la lueur au-dessus de leurs bois  
Briller étrangement au loin, les vieux Gaulois  
Presentant le malheur, ont dit, baissant la tête :  
« Rome aujourd'hui sans doute, achève sa conquête ! »

---

NOËL

## AUJOURD'HUI

A l'occasion des fêtes de Noël, le GRAND CAFÉ restera ouvert durant toute la nuit du 24 au 25 Décembre. Des soupers seront servis à partir de 20 heures, soupe au fromage, dindes truffées, cochons de lait, etc. La grande salle du premier étage sera exclusivement réservée aux réveillons travestis.

On est instamment prié de ne pas jeter de confettis dans l'intérieur de l'établissement, avant 23 heures et demie.

## AUTREFOIS

Sur le monde païen qui languit dans l'erreur,  
L'étoile est apparue au pays de Judée ;  
La foule des bergers aussitôt est guidée  
Vers Celui qu'on a dit plus grand que l'empereur,  
C'est un chétif enfantelet  
Couché sur de la paille fraîche,  
Chantez Noël, rossignolet,  
Chantez l'Enfant-Dieu dans sa crèche !

Les anges dans les airs ont porté la nouvelle :  
« Gloire à Dieu dans le sein de son éternité,  
Et paix pour les humains de bonne volonté,  
Car aujourd'hui se lève une aurore immortelle ».  
Accourez voir l'enfantelet  
Couché sur de la paille fraîche,  
Chantez Noël, rossignolet,  
Chantez l'Enfant-Dieu dans sa crèche !

Et là-bas tout au loin, occupés à scruter  
Le firmament muet de leurs déserts sauvages  
Tout constellé de feux, voici qu'un soir les mages  
Ont vu l'astre nouveau percer l'obscurité :

C'est l'appel de l'enfantelet  
Couché sur de la paille fraîche,  
Chantez Noël, rossignolet,  
Chantez l'Enfant-Dieu dans sa crèche.



Et quittant les confins de leur immense empire,  
Juchés sur le sommet des chameaux indolents,  
En caravane ils sont partis, de leurs pas lents,  
Pour apporter de l'or, de l'encens, de la myrrhe  
Jusqu'à ce pauvre enfantelet  
Couché sur de la paille fraîche.  
Chantez Noël, rossignolet,  
Chantez l'Enfant-Dieu dans sa crèche !



Hérode a consulté les livres Sybillins,  
Et pris soudainement d'une frayeur secrète,  
Il jura, mais en vain, de posséder la tête  
Du Dieu puissant qui sonde et les cœurs et les reins,

La tête de l'enfantelet  
Couché sur de la paille fraîche.  
Chantez Noël, rossignolet,  
Chantez l'Enfant-Dieu dans sa crèche !



O nuit, ô belle nuit d'amour et de miracle,  
Que le monde attendait depuis quatre mille ans,  
Te voici scintillant de feux étincelants,  
Et la grotte rayonne ainsi qu'un tabernacle !  
Noël, voici l'enfantelet  
Couché sur de la paille fraîche,  
Noël ! Chantez rossignolet,  
Chantez l'Enfant-Dieu dans sa crèche !

## LES TOILETTES

AUJOURD'HUI

— Oui, ma chère, je sors de chez ma couturière, ce sera une pure merveille.

— Ah ! Et comment sera-ce ?

— Figure-toi du crêpe Georgette vert olive avec empiècements Kasha rouge sang, et des applications de velours tango.

— Pas possible !

— Et le tout monté à plis avec des rubans froncés au point de feston, marquant la taille très basse.

— Vraiment ?

— Et dans le dos, trois rangées de perles en simili-fer-blanc, soulignées d'un ruchet de popeline jaune citron.

— Oh, je voudrais voir ça !

— Je te le dis, c'est une merveille, Madame X... s'est surpassée ! Le décolleté se porte beaucoup plus bas que l'an dernier. Il faut bien s'y faire, que veux-tu, ma chère, on ne peut vraiment pas se rendre ridicule à ne pas suivre la mode !

— Et les manches ?

— Les manches ! Je n'en voulais pas du tout, mais elle m'a conseillé, au contraire, de les porter très longues et toutes soutachées de biais roses coupés en droit fil qui sont une trouvaille.

— Admirable !

— C'est ça qui va faire enrager la petite Y... ! Elle va encore sortir sa robe avec des applications tête-de-nègre sur fond aubergine blette et des entre-deux en crépon choucroute pâle.

— Ah ! Elle en fera une maladie !

## AUTREFOIS

Le soir où je vous vis, Marquise,  
Vous aviez, j'en ai souvenir,  
Une robe de bal exquise  
Et qui vous seyait à ravir.

Je vous revois toujours si belle  
Sous ce corsage de velours,  
Que des guirlandes de dentelle  
Enjolivaient tout alentour.

Le devant s'échancrait à peine,  
Ce qui n'avait rien de suspect,  
Car vous aviez un port de reine,  
Et vous inspiriez le respect.

Vos mains si douces et si blanches  
S'abritaient de longs parements,  
Et c'est sous l'ampleur de vos manches  
Qu'on devinait leurs mouvements.

Votre jupe de vieille soie  
Puce avec reflets cramoisis,  
C'était du soleil qui flamboie,  
Dont les rayons seraient saisis.

Et sous une boucle en écaille  
Votre ceinture se croisait,  
Elle vous étoffait la taille,  
Sans l'alourdir ni l'accuser.

Quand vous dansiez souple et légère  
De vos pas si bien mesurés,  
La Pavane ou la Boulangère,  
Vos petits souliers mordorés

Allaient et venaient en cadence  
Montrant leur pointe seulement,  
Et sous la vaste révérence  
S'éclipsaient subrepticement.

Ce soir où je vous vis, Marquise,  
En la splendeur de vos atours,  
J'en restai l'âme toute éprise,  
Par les Grâces et les Amours !

---

## LES COURSES

## AUJOURD'HUI

Voici quel jargon généralement incompréhensible aux non-initiés, on peut lire dans les journaux sportifs aux compte-rendus des courses :

« Très belle réunion hier aux courses de X, où les plus selects des sportmens de la région se trouvaient réunis sur le turf.

1<sup>re</sup> COURSE. — A peine franchie la starting-gate, *Courant-d'air* se place comme leader, suivi de près par *Enthousiasme*. Au troisième obstacle, dérobage de *Boule-de-Suif* qui sévèrement menée fait une rentrée splendide et franchit le poteau bon second.

Non placés : *Poêle-à-frire II*, *Charrette-à-Bras* et *Oignon-blanc*.

2<sup>e</sup> COURSE. — Après trois faux-départs en trombe, dus à la maladresse du starter, *Place-de-la-Concorde* mène incontestablement jusqu'à prendre près de dix longueurs, semant successivement *Corbillard* et *Boîte d'allumettes*. Il franchit le poteau dans un fauteuil.

Non placés : *Pâte-de-Jujube* et *Chaussette-de-laine*.

3<sup>e</sup> COURSE. — *Propre-à-rien* mène d'abord, mais *Papier-buvard* de son train régulier refait rapidement son handicap et reste leader jusqu'à l'avant-dernier tour où *Carburateur* arrive en outsider. Finalement tous deux passent le poteau dead-head, immédiatement avant *Tournevis II*.

Non placés : *Bout-de-cigare*, *Emotion*, *Angle-droit* et *Tapis-de-Smyrne* ».

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites ! Et comme c'est bien français d'expression ! (1) Il n'est pas jusqu'aux noms de chevaux qui ne soient purement grotesques. Où les éleveurs vont-ils chercher leurs idées ? Est-il possible d'appeler un cheval *Epinard* ? Pourquoi pas *Boudin-noir*, *Pomme-de-terre-frite* ou *Fluxion-de-poitrine* ?

---

(1) A remarquer que les compte-rendus de courses en Angleterre ne contiennent pas un mot de français.

AUTREFOIS

## COURSES ROMAINES

Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens  
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

VIRGILE. Georgiques.

Glaucus a contourné déjà trois fois la borne :  
Ses quatre chevaux noirs, nerveux et bondissants,  
Galopent, secouant leur fronteau bleu qui s'orne  
De paillettes et de grelots retentissants,  
Et pressés au timon, couverts d'écume blanche,  
Sous le fouet qui les cingle ils font voler le char  
Où Glaucus affairé les anime et se penche,  
Se sentant regardé par le divin César.  
Sous le soleil de feu qui dore toutes choses,  
Voici se dérouler le galop effréné,  
Parmi l'enthousiasme et les apothéoses.  
Mais au dernier moment, quand la fin va sonner,  
Nélas l'Athénien, piqué de jalousie,

Pousse ses coursiers bruns lancés à corps perdu,  
Et pour leur insuffler sa propre frénésie,  
Il leur clame leurs noms, tenant le poing tendu.  
Et dans la ligne droite où fonce le quadrigé,  
A l'instant où Glaucus se croît maître du sort,  
Nélas va le passer, d'un galop de vertige,  
Mais justes cieux ! Sa roue, en ce suprême effort,  
Heurte le char voisin et vole en mille pièces !  
Le formidable élan se brise d'un seul trait,  
Et cabrés aux débris du timon qui les blessent,  
Les chevaux sous le choc violent de l'arrêt  
S'écrasent pêle-mêle au sein de la poussière,  
Soufflant l'écume blanche à leurs naseaux brûlants,  
Et battant l'air en vain d'un pied qui s'exaspère.  
Cependant que Nélas, membres brisés, sanglant,  
Emprisonné parmi le lacis de ses rênes,  
Gît, misérable chose, inerte sur le sol.  
Et là-bas, au galop des coursiers qui l'entraînent,  
Souples et vigoureux, légers comme en un vol,  
Glaucus arrive seul au but avec aisance,  
Retenant de la main les quatre mors d'acier,  
Et se sent envahi par un orgueil immense  
De se voir acclamé du peuple tout entier.

---

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

AUJOURD'HUI

Loi sur la séparation des Églises et de l'État.

ARTICLE I. — La République ne reconnaît aucun culte.

AUTREFOIS

## LE BAPTÊME DE CLOVIS

496

Clovis le roi des Francs, pieds nus et le front bas  
S'est avancé soumis, au bord du baptistère,  
Entraînant avec lui tous ses rudes soldats  
Dont la foule innombrable emplit le sanctuaire ;  
Et l'Évêque Rémy qui l'attend sur le seuil  
Tenant entre ses mains une ampoule d'eau sainte,  
Le reçoit, lui disant, dur et farouche accueil :  
« Approche, fier Sicambre, et courbe-toi sans crainte !  
» Adore désormais ce que tu fis brûler,  
» Mais brûle sans regrets tes dieux et tes idoles ! »  
Et sur ce rude front, l'onde sainte a coulé,  
Tandis que s'épanchaient les divines paroles  
Par qui sont dispensés la vie et le pardon.  
Alors, on entendit la rumeur des framées  
Heurtant les boucliers tenus à l'abandon,  
Semblable au bruit du vent à travers les ramées,  
Et le frémissement des acclamations

S'éleva triomphant jusqu'au sommet des voûtes.  
La France, la première entre les nations  
Dirigeant ses destins sur de nouvelles routes,  
A contracté ce jour, en un pacte sacré,  
L'alliance des Francs et du Christ qui les aime,  
En serment solennel qu'on ne peut parjurer.

Et deux mille guerriers reçurent le baptême.

---

LES REPAS

## AUJOURD'HUI

— Ernestine, pour commencer le dîner, vous nous ferez d'abord du poisson, mais veillez surtout à ce qu'il soit frais.

Ensuite une selle d'agneau. Choisissez-la bien tendre.

Puis on passera des fruits, pêches, raisins, figues, etc., auxquels vous ajouterez des noix et noisettes du jardin.

— Madame, faudra-t-il servir ce vieux vin de Bordeaux qu'on a mis depuis si longtemps en réserve dans un caveau spécial ?

— Oui, et servez-nous aussi le fameux Chambertin, il est tout à fait à point.

## AUTREFOIS

## A Rome, au siècle d'Auguste.

Esclave, apporte-moi sur-le-champ des murènes  
De Naples ou d'Ostie, et prends soin que leur chair  
Garde encor la fraîcheur des profondeurs lointaines  
Où le pêcheur lança son filet dans la mer.



Ensuite apporte-nous sur la table fleurie,  
Disposés sur un lit de feuilles de mûrier,  
Les membres délicats d'une agnelle nourrie  
De bourgeons odorants de sauge et d'arbousier.



Puis, prépare des fruits, des fruits en abondance,  
Leur saveur est exquise à qui sait les sentir,  
Des pêches de velours à la subtile essence,  
Du raisin de Chios et des figues de Tyr.



Va cueillir au verger, au bout de chaque branche,  
Les noisettes pendant en bouquets trois par trois,  
Et les noix dont la chair est si tendre et si blanche  
Dès qu'on a dépouillé leur écorce de bois.

—\*—

— Apporterai-je aussi, Maître, le vieux Falerne  
Qui depuis si longtemps vieillit dans le cellier ?  
Il est moins abondant que l'eau de la citerne,  
Mais parmi tous vos vins, c'est certes le premier.

—\*—

— Oui ! Je veux voir aussi sur ma table une amphore  
De ce vin de Samos clair comme le matin :  
C'est de l'ambre qui coule en la coupe qu'il dore,  
Et les dieux n'en ont point semblable en leur festin !

---

## LE CARÊME

### AUJOURD'HUI

- Tu jeûnes pendant le Carême ?
- Y penses-tu, ma chère !
- Oh ! moi, mon mari ne voudrait pas.
- Ce n'est pas que je sois malade, tu sais, je me porte admirablement, mais jeûner, vraiment ça m'est impossible.

— C'est comme moi, j'ai une santé de fer, je serais capable de n'importe quoi, mais rien qu'à l'idée du jeûne, je me sens mal.

— Et puis vraiment, peut-on nous demander une chose pareille, à nous qui menons une vie si active.

— C'est vrai !

— La semaine dernière nous nous sommes couchés trois jours de suite à deux heures du matin.

— Et nous, depuis que nous avons notre loge au théâtre, c'est tous les deux jours, alors avec le souper à la sortie ça nous mène aussi très loin.

— Demain matin, vous venez à la chasse avec nous ? Les équipages doivent être rendus au point de départ de si bonne heure, que je ne sais seulement si nous aurons le temps de déjeuner avant.

— Et le lunch n'est qu'à deux heures ?

— Oui, c'est bien tard ! On aura grand faim.

— Oh tant pis ! On ne peut vraiment pas se priver de cette chasse pour cela.

— Oh non ! on soupera plus copieusement en rentrant le soir.

AUTRÉFOIS

O Domine, qui corporali jejunio  
vitia comprimis, et mentem elevas !

2<sup>e</sup> ÉPITRE DE ST-PAUL AUX CORINTHIENS  
ch. VI

Frères, n'abusez pas du bienfait de la grâce !  
Dieu vous le dit lui-même : Avant que le temps passe,  
Je vous ai secourus pour le jour du salut.  
Or, voici qu'aujourd'hui le temps est révolu.  
Veillons pour ne donner le scandale à personne,  
Afin, pour ce motif, que nul ne s'abandonne,  
A critiquer en nous le ministère saint.  
Au contraire, sachons nous montrer à dessein  
Des ministres de Dieu, dans toute circonstance ;  
Cherchons à conserver envers tous patience,  
Dans les maux, les travaux et les privations,  
Les mauvais traitements et les séditions,  
Les prisons, les cachots, les jeûnes et les veilles ;  
Gardons la pureté dans nos sens qui sommeillent ;

Qu'on nous remarque par la douceur, la bonté,  
Les fruits de l'Esprit-Saint, par notre charité,  
Par la force de Dieu, les armes de justice,  
Pour nous parer des coups que l'esprit de malice  
Porte à droite et à gauche, exposés à l'honneur  
Comme à l'ignominie ; au milieu du bonheur  
Aussi bien qu'au milieu de la pire infortune ;  
Exposés à passer suivant la loi commune  
Comme bons ou mauvais de réputation,  
Et dignes de mépris ou vénération ;  
Pour être séducteurs, bien que loyaux sans cesse ;  
Pour des gens inconnus, bien que l'on nous connaisse ;  
Comme toujours mourants, mais vivants néanmoins ;  
Comme si châtiés, mais non pas à tels points  
Que nous soyons tués ; comme paraissant tristes,  
Mais toujours dans la joie et sans cesse optimistes ;  
Comme pauvres, mais en enrichissant beaucoup,  
Et comme n'ayant rien, mais en possédant tout.

---

LE PRIX DE LA LUXURE

AUJOURD'HUI

- .....
- Et qu'est-ce qui te ferait plaisir ?
- Il me faut un collier de perles.
- Rien que ça ?
- Je me contenterai de celui que nous avons vu la semaine dernière, à deux rangées.
- Et c'est tout ?
- Oui, pour le moment.

AUTREFOIS

## SALOMÉ

En l'an 32

Devant Hérode roi, Salomé a dansé,  
Caprice sensuel de despote lubrique.  
La voici maintenant, frêle corps harassé,  
Haletant sous l'effort de la danse impudique.

Pour un tel jeu, le roi la veut récompenser.  
Alors, pour accomplir en cet instant unique,  
Le désir monstrueux si longtemps caressé,  
Salomé simplement présente sa supplique :

Il faut que, sur l'instant, on lui mette en la main,  
La tête de celui qui jadis n'a pas craint  
De flétrir durement l'inceste de sa mère.

Un esclave aussitôt châtiant l'offenseur,  
Apporte sur un plat ce révoltant salaire,  
Le chef ensanglanté de Jean-le-Précurseur.

---

## L'HÉRÉDITÉ

AUJOURD'HUI

### L'HÉRÉDITÉ IMMÉDIATE

Chez le Docteur névropathe.

— Docteur, je ne sais ce qu'a mon fils, mais c'est un enfant perpétuellement inquiet, toujours en mouvement ; son extrême nervosité me tourmente.

— Nerveux, dites-vous ?

— Oui, l'esprit toujours en travail, c'est comme une obsession malade ; on dirait qu'il y a chez lui une sorte de manque d'équilibre entre ses diverses facultés. Je ne sais vraiment pas de qui il tient cela.

— Eh, madame, il ne faudrait peut-être pas chercher bien loin. N'êtes-vous pas vous-même le mouvement perpétuel avec vos visites, vos réceptions, vos obligations mondaines, vos thés, vos concerts, vos soirées, vos théâtres, que sais-je ?

— Oh ! si peu !

— Oui, si peu, chaque soir jusqu'à minuit ou une heure. Et son père, pris chaque jour sans répit dans le double tourbillon des affaires et des distractions, téléphones, machines à écrire, bourse, affolement des changes, courses en auto, etc.. Et lorsque rentrés chez vous, vous avez par hasard une soirée tranquille, vous êtes poursuivis jusque dans votre intimité par la T.S.F. qui condense et vous entasse de force tous les bruits et tous les mouvements qui résonnent simultanément aux quatre coins de l'univers.

— Pensez-vous ?

— Oui madame, vous vous êtes constitué petit à petit une atmosphère d'agitation qui, d'abord essentiellement factice, est devenue pour vous un besoin, au point que le calme vous pèse de façon insupportable, tout ceci est entré dans votre tempérament, et vous vous étonnez d'avoir des enfants d'une nervosité malade ? Le contraire serait surprenant.

AUTREFOIS

## L'ATAVISME LOINTAIN

« .... Le besoin de hennir comme un jeune étalon ! »

A. SAMAIN. — Polyphème

De farouches rumeurs bouillonnent dans mon sang,  
Et j'écoute parfois frémir l'appel puissant  
Vers le retour lointain à l'homme des cavernes.  
Et moi, civilisé, parmi les décors ternes,  
Fades et sans envol, du siècle d'aujourd'hui,  
Je me débats parmi la laideur et le bruit !  
Je rêve quelquefois à des luttes sauvages,  
Des combats corps à corps, des scènes de carnages,  
Où seul, avec ma hache et mes pieux effilés,  
J'aurais aimé traquer les fauves acculés.  
C'est le vieux sang transmis des parentés lointaines  
De l'homme primitif, qui circule en mes veines :  
Je me sens des besoins de crier, de courir,  
Peu m'importe où, pour m'évader, pour entr'ouvrir  
Le cercle où se débat en d'énergiques spasmes,  
L'afflux mal comprimé de mes enthousiasmes !  
Lorsque le troglodyte en quête de butin  
Arrêtait, au sortir de son antre, au matin,

Du haut de quelque tertre, un long regard tranquille  
Sur le pays couvert de la brousse stérile,  
Comme il se sentait roi de la création !  
Bornant à ses instincts sa seule ambition,  
Ignorant le souci de compter ses ancêtres,  
En pleine liberté, n'ayant ni lois, ni maîtres,  
Se possédant, sûr de sa force et sans désirs,  
Et dans son cercle étroit trouvant tous ses plaisirs !

---

LES PERSÉCUTIONS

## AUJOURD'HUI

Petites nouvelles cueillies au jour le jour, que leur mesquinerie seule rend plus grotesques encore qu'odieuses :

— Les Sœurs Hospitalières de la ville d'A... ont reçu hier, par l'intermédiaire du Commissaire de Police, l'ordre d'avoir à quitter sans délai leur établissement.

— A F..., les Petites Sœurs des Pauvres qui quêtaient la semaine dernière, de porte en porte, quelques dons en nature pour leurs vieillards, ont été arrêtées par le garde-champêtre et reconduites aux limites de la commune sous prétexte que la mendicité y est interdite.

— A R..., un vieil ouvrier, malgré 35 ans de présence dans l'usine qui l'occupe, n'a pu obtenir la médaille du travail, parce que l'enquête faite par la police a révélé que tous ses enfants avaient fréquenté l'école libre.

— A L..., le maire ayant par arrêté interdit les processions, un vicaire de la paroisse s'est vu dresser procès-verbal pour avoir, étant revêtu de son surplis, conduit de l'école jusqu'à la sacristie, un groupe de petites filles habillées de blanc.

— Etc...

AUTREFOIS

## LES CHRÉTIENS AUX BÊTES

L'appel du bestiaire a sonné dans l'arène.  
La foule dans le cirque emplit tous les gradins,  
Et Néron, dominant de son siège d'ébène,  
Contemple le public qui l'acclame des mains.  
Oh ! Quel frénésie en ces grands jours de fêtes,  
Sous les rayons ardents d'un ciel éblouissant,  
Où pour voir les chrétiens qu'on va jeter aux bêtes,  
Tout un peuple se rue, attiré par le sang !  
Des esclaves ont fait glisser la lourde grille,  
Et voici que, sortant d'un fond d'obscurité,  
Un groupe de lions lentement s'éparpille,  
Comme étonnés de se sentir en liberté :  
Majestueux et forts, ils s'avancent splendides,  
Humant l'air bruyamment, et portant dans leurs yeux  
Un peu des profondeurs de leurs déserts numides.  
Ils regardent la foule aux bruissements joyeux,

S'étirent longuement, de toute leur souplesse,  
Puis, sentant le réveil de la férocité,  
Ont des rugissements dont la voix rauque oppresse  
Et fait frémir, en son appel de cruauté,  
Le cirque tout entier jusque dans ses assises.  
Et là-bas, des vieillards, des femmes, des enfants,  
Des prêtres entourés de ceux qu'ils catéchisent,  
Nimbés déjà du sceau des élus triomphants,  
A genoux sur le sable, attendent le martyr...  
Une dernière fois un prêtre les bénit,  
(Silence où l'on entend la foule qui respire)  
En un immense geste entouré d'infini.  
Les lions que la faim de plusieurs jours tourmente,  
Se jettent aussitôt sur ce groupe apeuré.  
Alors c'est un tableau d'horreur et d'épouvante  
Où pêle-mêle tout est broyé, déchiré.  
Les femmes, sous le choc brutal s'évanouissent,  
Et les hommes, plus forts, luttent quelques instants  
Pour tâcher d'écarter les crocs qui les saisissent,  
Mais tous tombent enfin, terrassés, palpitants,  
Et l'on voit demeurer inachevé le geste  
Du prêtre bénissant, attaqué le dernier.  
La foule bat des mains, exulte et manifeste  
Le bonheur que lui cause en face du charnier,

---

L'abomination des scènes de carnage.  
Et Néron prend son luth et se met à chanter...  
Puis, les fauves, enfin lassés de ce ravage,  
Gorgés de sang, repus, sentent leur cruauté  
S'assoupir, et calmés, se couchent incapables.  
On entend seulement, de loin en loin, des os  
Se briser lentement dans leurs crocs formidables,  
Puis ils penchent la tête, assoupis, les yeux clos.  
Et tandis qu'au dehors tout le peuple s'écoule,  
D'autres chrétiens, poussés par de pieux désirs,  
S'avancant dans l'arène, à l'écart de la foule,  
Trempe leurs vêtements dans le sang des martyrs.

---

LE VIN

AUJOURD'HUI

AU RESTAURANT

Le Garçon. — Patron, c'est pour les gens de la noce qui sont dans la salle du premier, ils font du bruit parce qu'il n'y a plus de vin, ils ont bu tout ce qui avait été commandé.

Le Maître d'Hôtel. — C'est bon, c'est bon! Allez donc sortir quelques bouteilles d'ordinaire dans le caveau sur le devant.

Le Garçon. — Celui qui ne se fait pas, qui est si dur?

Le Maître d'Hôtel. — Oui. Prenez-en une bouteille dans chaque main et faites une tournée en offrant : Bordeaux, Bourgogne. Suivant ce qu'on dira vous verserez de la main droite ou bien de la main gauche.

Le Garçon. — Mais ce sera le même.

Le Maître d'Hôtel. — Bien entendu. Pensez-vous qu'ils y verront quelque chose? Ils ont déjà bien bu, et sont suffisamment en train pour que le plus malin n'y comprenne rien! Allez!

AUTREFOIS

## LES NOCES DE CANA

Il y eut en ce temps des noces à Cana  
Pays de Galilée, et Jésus y dina,  
S'y trouvant convié de même que sa Mère,  
Nul ne sachant ce qu'il avait dessein d'y faire.  
Or, voici qu'au milieu du repas, il advint,  
Pour avoir mal prévu, que l'on manqua de vin.  
Marie, en espérant le mot qui reconforte, [importe?  
Dit : « Ils n'ont plus à boire ». Et lui : « Que vous  
Vous savez que mon heure est encore à venir ».  
Sa Mère alors sortit et s'en fut prévenir  
Ceux qui servaient à table, en recommandant : « Faites  
Ce qu'il dira de faire, à ses moindres requêtes ».  
Or, il se trouvait là pour les ablutions  
Que pratiquent les Juifs en purifications,  
Six grands vases de pierre à deux ou trois mesures.

Et Jésus commanda, dominant les murmures :  
« Allez à la fontaine et remplissez-les d'eau ».  
Et l'on fit ce qu'il dit, remplissant jusqu'en haut.  
Puis Jésus ajouta simplement et sans phrases :  
« Et maintenant versez du contenu des vases  
Et portez-en à boire au maître du festin ».  
Sitôt qu'il eût goûté cette eau changée en vin,  
Ignorant d'où venaient ces ressources extrêmes,  
Quoique les serviteurs l'ayant puisée eux-mêmes  
Le sussent à coup sûr, il vint trouver l'époux  
Et lui dit : « Tout le monde aime offrir le vin doux  
Le meilleur, en premier, puis lorsque les convives  
Ont abondamment bu, quand les langues s'avivent,  
On en sert de moins bon, mais vous c'est à dessein  
Que vous avez gardé le bon vin pour la fin ».

C'est ainsi que Jésus fit son premier miracle,  
Et tous crurent en Lui, devant ce seul spectacle.

---

AUJOURD'HUI CONTRE AUTREFOIS

## AUJOURD'HUI

Holà, siècles passés, temps obscurs et confus,  
Qui dormez dans la nuit des âges révolus,  
Devant l'humanité paraissez à la barre  
Au grand jour du présent où vous cite l'histoire,  
Et parlez pour vanter quels mérites fameux  
Ont jamais pu briller dans vos lointains brumeux !

## AUTREFOIS

Et toi, qui fais étal de science et de verbe,  
Tout bouffi des grands mots qui gonflent ta superbe,  
Dis-nous de quels bienfaits tu peux t'enorgueillir,  
Que sans avoir semés, tes mains aient pu cueillir.

## AUJOURD'HUI

Dix-neuf siècles passés dans la fuite des âges,  
Tous ensemble n'ont pas laissé dans leurs sillages  
Autant de renommée et de gloire que moi,  
Et je n'y puis songer, ni compter, sans effroi,

L'innombrable troupeau de toutes ces années,  
Où languit la routine aux modes surannées,  
Etouffant la science et l'art et la beauté,  
Siècles d'obscurantisme et de naïveté !

## AUTREFOIS

As-tu jamais songé de quel labeur immense,  
Persévérant, tenace, est faite la science  
Dont orgueilleusement tu t'ornes aujourd'hui ?  
Il faudrait remonter bien loin, jusqu'en la nuit  
De ces temps que tu tiens en misérable estime,  
Pour trouver le début de l'effort anonyme  
Par qui furent jetés les premiers fondements,  
Quel esprit clairvoyant conçut les éléments  
D'où sortirent pour toi les sciences nouvelles.  
Sais-tu qu'il a suffi de quelques étincelles.  
Entretenant la braise au centre du foyer,  
Pour allumer ensuite un immense brasier ?  
Des chercheurs autrefois ont lancé leur idée,  
D'autres la reprenant plus tard l'ont fécondée,  
Il a fallu souvent des générations  
De penseurs incompris, dont les vocations  
Les poussaient à donner parfois jusqu'à leur vie,  
Pour faire un pas de plus sur la route suivie :

« *E pur si muove !* (1) Pourtant elle se meut ! »  
Et personne aujourd'hui ne doute qu'au cieü bleu  
Le cortège éclatant des astres ne défile  
En ronde calme autour du soleil immobile.

#### AUJOURD'HUI

Eh ! Qu'est cela, devant les prodiges constants  
Dont est rempli ce siècle, en l'espace et le temps ?  
Vois, l'air est sillonné des avions sans nombre,  
Sur le sol au grand jour tu peux suivre leur ombre ;  
Les profondeurs des mers ont livré leurs secrets :  
Parmi les goémons en épaisses forêts,  
Les sous-marins vainqueurs explorent les abîmes  
Dont ils ont violé les mystères intimes ;  
L'homme a creusé sous terre au gré de ses besoins  
Des gouffres dans lesquels il plonge sans témoins,  
Il chemine au-dessous des chaînes de montagnes,  
Et cédant aux ardeurs des fièvres qui le gagnent,  
Il ouvre des chemins pour les flots bouillonnants  
Et joint les océans, brisant les continents ;  
Il fait plus : sa pensée errant dans les espaces

---

(1) Exclamation de Galilée après abjuration de sa doctrine *De systemate telluris mobilis*, en 1633.

Circule impondérable en effluves qui passent,  
Et le rythme s'envole au bout de l'univers  
Où d'innombrables bras le captent dans les airs :  
Il a tout asservi par besoin ou caprice,  
La vapeur, le soleil, le feu, le vent propice.  
Les éléments domptés le servent à loisir,  
Et partout je m'entends nommer avec plaisir  
Le siècle du progrès, le siècle du génie !

## AUTREFOIS

Chaque siècle en mourant berce son agonie  
De ce rêve orgueilleux de l'immortalité,  
Et puis s'en vient tomber parmi l'éternité,  
Sous le poids écrasant d'une ingrate injustice  
Dont petit à petit l'oubli se fait complice.  
Ton tour viendra : dès lors tu compteras pour peu.  
Regarde autour de toi, vois surgir du milieu  
Des âges écoulés depuis les temps antiques,  
Tous ces grands précurseurs dont les noms historiques  
Surnagent de l'oubli : Montgolfier, Vaucanson,  
Le moine Berthold Schwarz (1) et Christophe Colomb,  
Franklin, de la tempête enchaînant le tonnerre,  
Mariotte arrivant à peser l'atmosphère,

---

(1) Inventeur de la poudre.

Archimède, Papin, Jussieu, Chappe, Volta,  
Et Newton qui voyant choir un fruit, médita  
Les mouvements du ciel : Tous ceux-là m'appartiennent,  
Dont tu crois aujourd'hui que les œuvres sont tiennes.  
Combien d'autres encor n'ont pas laissé de nom,  
Bâisseurs de Karnak ou bien du Parthénon ;  
Ceux qui, le cœur bardé, se sont senti l'audace  
De défier la mer les premiers face à face,  
Et de s'aventurer seuls sur l'immensité ;  
Et ceux qui composaient la sauvage beauté  
Des men-hirs entassés en masses formidables ;  
Et ceux dont les travaux enfouis dans les sables,  
A Memphis ou Balbek, à Tymgad ou Louqsor,  
Témoignent aujourd'hui d'un surhumain effort,  
Obélisques pesants et colonnes géantes  
Encor debout parmi les ruines béantes  
Où les avaient dressés, de leurs muscles tendus,  
Ceux par qui nos esprits demeurent confondus !  
C'est l'apport continu de ces forces secrètes  
Qui valut d'emporter pas à pas les conquêtes,  
Labeur mystérieux de l'homme au jour le jour,  
Tenace et patient comme un bœuf au labour,  
Pour bâtir les dessous de l'édifice immense  
Qu'avec orgueil on nomme aujourd'hui LA SCIENCE.

## AUJOURD'HUI

A quoi bon remuer la poussière des temps !  
Si tes éclairs parfois ont lui quelques instants,  
Tu restes le passé, celui que nul n'envie,  
Tandis que moi, je suis le présent et la vie !

## DIEU

Je suis seul le passé, le futur, le présent.  
A moi seul, le fardeau des jours n'est point pesant.  
Les siècles en tombant, à mes yeux sont poussière  
Volant comme un atôme en un rais de lumière.  
Avant que vous fussiez conçus dans le dessein  
De mon verbe éternel, j'existe (1) dans le sein  
De l'immortalité créatrice et féconde ;  
Et devant mes regards, voyant tourner le monde,  
Je jouis de sentir durer et palpiter  
L'immuable présent de mon éternité.

---

(1) *Antequam mundus fieret, ego sum.*

La Vulgate.

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
Préface.....	5
Avant-Propos.....	9
Le Labour.....	11
Les Lettres.....	15
Les Phares.....	19
La Chaleur.....	23
Les Bateaux.....	29
La Danse.....	33
Les Églises.....	37
La Guerre.....	41
La Conquête de l'Air.....	45
Les Étraves.....	49
Les Véhicules.....	55
La Neige.....	59
Les Inondations.....	63
La Foi.....	71
La Mer.....	75
Les Miroirs.....	79
La Chasse.....	83
La Poésie.....	87
Les Indiens.....	91
La Mort.....	95

	Pages
Le Cirque.....	101
Les Fleurs.....	105
L'Heure.....	109
Le Feu.....	115
La Messe.....	119
Les Bourreaux.....	123
Le Télégraphe.....	127
Noël.....	131
Les Toilettes.....	137
Les Courses.....	141
L'Église et l'État.....	145
Les Repas.....	149
Le Carême.....	153
Le prix de la Luxure.....	157
L'Hérédité.....	161
Les Persécutions.....	165
Le Vin.....	171
Aujourd'hui contre Autrefois.....	175

---

Achévé d'imprimer  
par  
L. Danel  
à Lille  
le  
31 Juillet  
1928

